

CONTRIBUTION AU PROJET

Coordonnateur du site & rédaction du rapport

Amandine ALBISSON & Guillaume SUDÉRIE

Pôle TREND Toulouse, CREAI ORS Occitanie

Aline ADAM, Céline LEVEN, Gaël REBOUL, Kévin RACHITA, Marion FRAYSSINET, Antoine CAMPINI, Yannick LAPEYRE

Christel ANDRIEU

Entretiens auprès des professionnels des services de soins et de prise en charge

Marie Jo FERRO-COLLADOS (Addictologue Hôpital Ducuing), l'équipe du CSAPA Association ARPADE, l'équipe du CSAPA de l'Association Clémence Isaure, Nicolas FRANCHITTO (Addictologue CHU de Toulouse), Pascale HEREDIA-RODIER (Addictologue CH Gérard Marchant), Marie Créquy (Addictologue CSAPA Maurice Dide), Gérard Régine (addictologue CSAPA ANPAA Toulouse)

Groupe focal réunissant les professionnels du respect et de l'application de la loi

Pierre De Monte (Parquet de Toulouse), Alain ROUMAGNAC (BPDJ Gendarmerie), Jean Pierre Arrecot (Section de recherche de Toulouse, Gendarmerie) Jean Marc Bordinaro (Police Judiciaire, Gendarmerie), Lionel Morin et Sandrine Peallat (Brigade des Stupéfiant, Sureté départementale de Toulouse), Marie-Pierre ESCOT (Laboratoire de Police Scientifique de Toulouse, section stupéfiant), Pascale VISINONI (Laboratoire de Police Scientifique de Toulouse, Division chimie) Philippe COLLON-FABIE (Laboratoire de Police Scientifique de Toulouse, section Toxicologie), Marc DURROUX (SRPJ – Brigade Stupéfiant et Proxénétisme), Valérie Carbonnel (SRPJ – Prévention Formation Etat-major), Anne Ollivier (Douanes), Alain Roumagnac et Didier Deffes (BPDJ31)

Groupes focaux avec les équipes des Centre d'Accueil et d'Accompagnement à la Réduction des risques pour Usagers de Drogues

L'équipe d'intervenants du CAARUD de l'association AIDES Midi-Pyrénées.

L'équipe d'intervenants du CAARUD Intermède de l'association Clémence Isaure

Remerciements

Aux usagers qui ont accepté de participer à nos travaux et dont nous préservons ici l'anonymat.

Au groupe des « Non-Substituables » réunis à la Case de Santé.

Aux membres du Collectif Midi-Pyrénées de Réduction des risques qui intervient en milieu festif.

À l'ensemble des professionnels de la réduction des risques, du médico-social, du sanitaire et du respect et de l'application de la loi qui a donné leur expertise pour la réalisation de ce rapport.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|-----------|
| INTRODUCTION | 1 |
| ESPACE URBAIN | 2 |
| Situation sur le site | 2 |
| Le résultat des observations en 2018 | 3 |
| La ville de Toulouse et ses quartiers..... | 3 |
| Quartier Compans-Caffarelli et ses alentours..... | 3 |
| Quartier St Cyprien | 3 |
| Gare Matabiau | 4 |
| Quartier de la Gloire | 4 |
| Quartier des Izards..... | 4 |
| Déportations du trafic de la gare et d'Esquirol vers la Place Belfort | 4 |
| Quartiers du Mirail : grande disponibilité et accessibilité de la cocaïne et du cannabis | 5 |
| ESPACE FESTIF | 6 |
| Situation sur le site et rappels | 6 |
| Le résultat des observations en 2018 | 8 |
| Des lieux festifs en évolution..... | 8 |
| Des clubs/salles de concert qui peuvent accueillir des univers électroniques très divers | 8 |
| La nouvelle dynamique des soirées hardcore | 9 |
| Teknivals et festivals en Occitanie et ailleurs..... | 9 |
| La confirmation de la nouvelle dynamique autour des free parties..... | 10 |
| Éléments sur les « ware house » à Toulouse : | 10 |
| Profils de populations..... | 11 |
| Publics observés en soirées hard tek et acid core en club..... | 11 |
| Éléments de caractérisation de profils d'utilisateurs observés en soirée techno | 11 |
| Profils d'utilisateurs observés en soirées hardcore | 12 |
| Les profils des publics en free party..... | 13 |
| Micro-trafics au sein de l'espace festif | 14 |
| Micro-traffic d'ecstasy, une spécificité de l'espace festif | 14 |
| Micro-traffic sur Snapchat..... | 14 |
| Éléments sur un micro-traffic de différents produits chez un utilisateur-vendeur | 15 |
| Risques et dommages | 15 |
| TABLEAU DES PRIX EN 2018 | 16 |
| CANNABIS | 17 |
| Une très forte disponibilité tout au long de l'année..... | 17 |
| Ce qu'en dit l'ethnographie : pas grand-chose... .. | 18 |
| Un trafic inscrit dans les réseaux criminels..... | 18 |
| Trois fois plus de THC qu'il y a six ans | 19 |
| Les femmes enceintes, une population concernée mal repérée..... | 19 |
| Mode de consommation : avant et après la fête | 19 |
| Des problèmes de santé non repérés par les utilisateurs | 19 |

| | |
|---|-----------|
| HÉROÏNE | 20 |
| Des caractéristiques du produit variables selon les modes d’approvisionnement..... | 20 |
| Confirmation de nouveaux modes de trafic : vers une plus grande disponibilité ?..... | 20 |
| Stabilité des prix..... | 21 |
| Pas d’évolution nette autour de la consommation de ce produit | 21 |
| COCAÏNE | 22 |
| L’importance de l’importation de cocaïne en provenance de Guyane..... | 22 |
| Des saisies régulières en petites quantités dans les quartiers..... | 23 |
| De la vente du cannabis à la vente de cocaïne | 23 |
| Des ramifications du marché dans le département du Tarn..... | 23 |
| Poursuite de la vente en petites quantités et variabilité de la quantité réelle vendue..... | 23 |
| Pas de marché de galettes de crack observé sur le site..... | 24 |
| Une augmentation des consommations de cocaïne par voie fumée..... | 24 |
| Désignations et représentations du produit : la cocaïne basée ou « la base » mais pas de crack..... | 25 |
| Stabilité des demandes de prise en charge spécifique dans les centres de soins | 26 |
| Visibilité plus importante des dommages chez des usagers polyconsommateurs/patients sous TSO... .. | 26 |
| MDMA | 27 |
| Une forte disponibilité de comprimés d’ecstasy fortement dosés..... | 27 |
| Pas d’éléments nouveaux sur le marché de la MDMA/ecstasy | 28 |
| La représentation de l’ecstasy comme un produit ludique | 28 |
| Des usages récréatifs globalement raisonnés chez une diversité d’usagers | 29 |
| Des dommages liés à l’association avec l’alcool toujours observés | 29 |
| KÉTAMINE | 29 |
| Une disponibilité en augmentation et une plus large diffusion dans les espaces festifs..... | 29 |
| Pas d’éléments nouveaux sur le marché de la kétamine..... | 30 |
| Des contextes de consommation qui évoluent..... | 31 |
| Pas de changement sur les dommages observés..... | 31 |
| AMPHÉTAMINES – MÉTAMPHÉTAMINES | 32 |
| SPEED, produit disponible mais peu recherché | 32 |
| LSD | 32 |
| Usages principalement dans l’espace festif alternatif | 32 |
| MÉDICAMENTS DE SUBSTITUTION AUX OPIACÉS | 33 |
| BHD, Phénomène de plus en plus sourd..... | 33 |
| Méthadone, injection de gélules | 34 |
| Skénan : l’opiacé médicamenteux le plus utilisé pour modifier ses états de conscience..... | 35 |
| LYRICA | 35 |
| Émergence de demandes de prescription sur le site | 35 |
| FENTANYL | 36 |
| Des usages de Fentanyl repérés chez des publics Géorgiens | 36 |
| RC OU NPS | 37 |
| Présence de MXE en free party..... | 37 |
| Usages de cathinones chez des « chemsexuels » parmi la communauté gay..... | 38 |
| La non-identification des publics « chemsexuels » à des usagers de drogues | 39 |

INTRODUCTION

Ce rapport d'information fait le point sur les investigations menées durant l'année 2018 par le programme TREND de Toulouse.

Ce rapport a pour objet de décrire le phénomène sur la ville de Toulouse afin que l'OFDT puisse trianguler ces éléments avec les informations issues des autres sites TREND de France.

La méthodologie employée depuis 2000 permet de distinguer les éléments de continuité de phénomènes préalablement repérés dans TREND, *les tendances*, de ceux qui apparaissent comme de réelles nouveautés ou des points de rupture suggérant un possible changement, *les phénomènes émergents*.

À Toulouse, le dispositif repose sur la triangulation des informations obtenues à l'aide de différents outils qualitatifs :

- Une observation de type ethnographique dans différents milieux de l'espace festif et dans l'espace urbain. Les ethnographes ont opéré produisant chacun deux notes de synthèse dans chacun des espaces. Les objectifs de leurs observations se centrent particulièrement sur les consommations de produits psychoactifs et sur les phénomènes qui leurs sont associés avec un œil averti sur les évolutions
- La réalisation d'un groupe focal associant les acteurs des services du respect et de l'application de la loi et regroupant l'ensemble des services d'intervention (SRPJ, Brigade des stupéfiants, gendarmerie, douanes), le Parquet, les FRAD, les PFAD et les différents services du laboratoire de police de Toulouse.
- La réalisation d'entretiens de type face à face avec les acteurs du champ sanitaire) et de groupes focaux auprès de professionnels de CSAPA (médecins, éducateurs spécialisés, psychologues, assistants sociaux).
- Des questionnaires qualitatifs auprès des équipes des deux Centres d'Accueil et d'Accompagnement à la Réduction des risques des Usagers de Drogues (CAARUD). Ces questionnaires sont remplis a posteriori après différentes séances de recueil avec les différentes équipes.

Concernant les substances psychoactives non listées dans le sommaire, les investigations de l'année ne permettent pas d'établir une triangulation suffisante pour pouvoir affirmer une réalité locale.

SITUATION SUR LE SITE

Cet espace se délimite aux zones urbanisées ou fortement urbanisées. Compte tenu du type d'observateurs, les informations sur les populations en contact avec les structures de soins, dont des personnes ayant une consommation « à problème », sont largement dominantes¹.

Progressivement, la question des populations (ou milieux) qui traversent cet espace a posé nombre de questions en ce qui concerne l'analyse des éléments observés.

Pour mieux appréhender la compréhension du phénomène, un support d'analyse par population (ou milieu) a été proposé. Retenons ici que les catégories présentées ne sont pas prédéterminées, mais sont issues de l'observation du terrain de recherche et ne peuvent pas, en l'état, être reproduites ailleurs qu'à Toulouse sans ajustement.

Ainsi, les populations à l'intérieur de cet espace décrit par les observateurs des dispositifs et des enquêtes ethnographiques se répartissent sur un axe allant de la grande précarité sociale (perçue ou réelle) en passant par l'insertion jusqu'à l'hyper-insertion. Trois catégories majeures sont retenues :

- Les populations « Précaires » : homme ou femme, sans ressource légale *ou* bénéficiant d'allocation compensatoire **ayant** un logement personnel *ou* bénéficiant d'hébergement temporaire familial ou institutionnel ou occupé illégalement *ou* sans logement. En difficulté pour accéder aux soins, les précaires sont en contact principalement avec les CAARUD², soit sur la question sociale, soit sur la question de l'échange de matériels stériles. Ils ont recours aux CSAPA³ et à la médecine générale pour des raisons spécifiques et ont des difficultés à se maintenir dans des traitements de substitution.
- Les populations « Insérées » : homme ou femme bénéficiant de ressources liées à l'emploi incluant les étudiants soutenus par leur famille et **ayant** un logement personnel ou logé par leur famille. Ils ont peu recours aux dispositifs de réduction des risques (sauf en contexte festif ou sur les bornes d'échange anonyme), fréquentent principalement les CSAPA, les services hospitaliers d'addictologie et la médecine générale.
- Les populations « Hyper-Insérées » : homme ou femme **ayant** un pouvoir économique et social important, sans problèmes sociaux apparents. Ils n'ont pas recours aux services médico-sociaux, ont parfois recours à la médecine générale, mais préfèrent l'anonymat du secteur privé (psychiatrie en particulier) et des services hospitaliers.

Il est important de souligner que des précautions doivent être prises pour manier ces catégories. En effet, celles-ci sont non exhaustives et mouvantes. Les éléments qui intéressent les observateurs sont les relations entre les usages de psychotropes, les demandes sociales ou de soins et les degrés de précarité ou d'insertion. Ils permettent de contextualiser les observations du phénomène et ses transformations lors des phases de diffusion.

Les populations « précaires » sont les populations les plus décrites, car les plus observées par les investigations TREND. Jeunes ou plus âgées, ces populations n'ont parfois aucun accès aux dispositifs de prise en charge du

¹ Sarradet A., Gandilhon M., Toufik A., *Tendances Récentes* : Rapport TREND. Paris : OFDT, 2000

² Les Centres d'Accueil et d'Accompagnement à la Réduction des risques pour Usagers de Drogues (CAARUD) sont des établissements médico-sociaux destinés à accueillir des usagers de drogues. Contrairement aux établissements de soin traditionnels, les CAARUD accueillent les usagers de drogues avec un minimum de conditions : respect de l'équipe et des autres usagers et interdiction de consommation sur place. L'abstinence, le projet de sevrage, la sobriété ou d'autres considérations ne sont pas exigées (principe de l'accueil inconditionnel). C'est la raison pour laquelle les CAARUD sont parfois considérés comme des structures à "bas-seuil d'exigence", par opposition à des structures comme les CSAPA, considérées à plus "haut seuil d'exigence"

³ En France, un Centre de Soins, d'Accompagnement et de Prévention en Addictologie (CSAPA) est une structure ayant pour mission d'assurer les actions de prévention et de soins aux personnes atteintes d'addiction.

droit commun, et s'inscrivent parfois dans un lien fragile avec les dispositifs spécialisés ou la médecine générale. Souvent, elles utilisent les Médicaments de Substitution aux Opiacés (MSO) dans de multiples fonctions. La précarité ou la grande précarité, même pour des jeunes gens, surdétermine la problématique de toxicomanie.

LE RÉSULTAT DES OBSERVATIONS EN 2018

LA VILLE DE TOULOUSE ET SES QUARTIERS

● Quartier Compans-Caffarelli et ses alentours

Ce quartier situé dans le centre-ville de Toulouse est décrit par l'ethnographie comme investi, surtout la journée, par différentes populations en situation de précarité dont plusieurs usagers interrogés.

Ce quartier est voisin de celui d'Arnaud Bernard, quartier populaire du centre-ville qui tend actuellement à se gentrifier, composé sociologiquement majoritairement de populations issues de l'immigration maghrébine, marqué par la précarité. Plusieurs dispositifs d'aide y sont présents dont un centre de santé communautaire destiné aux personnes les plus précaires et un accueil de jour du secours catholique. Par ailleurs, des points de vente y sont présents, essentiellement pour du cannabis et de la cocaïne ainsi que pour des cigarettes.

Dans le quartier de Compans, plusieurs points de manche sont visibles, notamment autour d'une placette à côté du métro avec un bureau de tabac, une boulangerie et un restaurant qui constitue un espace prisé et disputé entre différents groupes de personnes ; les clients des différents commerces donnant toujours quelques pièces. D'autres points de manche sont occupés plutôt par des Roumains.

L'ethnographie décrit la présence de petits groupes de « jeunes en errance » d'environ 25 ans qui font la manche devant la boulangerie, souvent avec des chiens et vivant en squat. Les consommations repérées sont principalement de l'alcool (souvent de la bière) et du cannabis.

L'ethnographie décrit plusieurs exemples :

- F., 26 ans, bénéficiaire du RSA, fait la manche tous les jours à Compans avec ses deux chiens et deux, trois copains. Il dort par alternance dans sa caravane située sur un terrain non loin du centre-ville en métro et dans un sous-sol d'un hôtel du quartier Compans, avec l'accord du personnel (mise à l'abri, présence de matelas...) ou autre squat avec un ou plusieurs copains. Polyconsommateur, F. consomme quotidiennement de la bière, du cannabis souvent en groupe et s'injecte de la cocaïne, dans un objectif de défonce et pour passer la journée.
- M., 46 ans, bénéficiant du RSA et faisant la manche tous les jours à Compans avec son chien. Sous méthadone (gélules) en TSO, M. consomme de temps en temps du skenan (marché noir) pour se défoncer.

Sur la place Héraclès, dans le quartier des Amidonniers situé dans le prolongement de Compans, l'ethnographie relève la présence d'un groupe d'une dizaine de Polonais, âgés majoritairement entre 30 et 40 ans ainsi qu'un couple d'environ 25 ans qui ont un campement de fortune, dorment sur des cartons ou sous tente. Il s'agit d'un groupe de personnes en situation de précarité importante, sans titre de séjour. Malgré une importante barrière de la langue, l'ethnographie relève qu'ils ont recours à des médecins de ville et se font prescrire des TSO. Pour l'ethnographie, l'absence de visibilité de produits tels que la cocaïne ou l'héroïne est mise en lien avec la faiblesse de leurs ressources économiques.

● Quartier St Cyprien

Dans ce quartier situé sur la rive gauche de la Garonne, très proche de l'hyper centre, l'ethnographie décrit la présence d'au moins deux grands profils d'usagers différents :

- Des personnes de 40-50 ans, ayant de longs parcours de consommation derrière elles et très abîmées, dans des états avancés par rapport à leur consommation d'alcool et de médicaments. Ces profils d'usagers sont souvent devant une bouche de métro, assis sur les bancs à proximité.

- Des personnes plus jeunes, souvent avec des chiens qui vivent en squat. Ces profils d’usagers sont juste en face de la bouche de métro, autour du marché couvert du quartier.

● Gare Matabiau

L’ethnographie observe depuis un an et demi/deux ans, la désertification de la gare et des berges du Canal du Midi qui lui font face par les « zonards » qui y étaient très présents auparavant. Pour l’ethnographie, tout le monde se connaissait. Une grande part des usagers s’injectait le long du Canal. La dispersion des « zonards » est mise en lien avec de nombreuses descentes policières qui ont fait « un grand ménage » ainsi qu’avec le début des travaux de longue durée devant la gare.

Pour l’ethnographie, l’ambiance régnante actuellement devant la gare a l’air « plus craignos » ; ce ne sont pas les mêmes groupes de personnes qu’avant. Les données sanitaires et du groupe focal répressif confirment ces observations.

L’ethnographie relève **une désertification des groupes d’usagers devant la gare**. Avec les travaux, les bords du Canal du Midi sont inaccessibles (grilles de chantier).

La question des quartiers de déplacement des « zonards » avec les chiens reste en suspens.

Pour l’ethnographie, ce public-là ne s’est pas déporté vers la Place Belfort, juste en face de la gare.

● Quartier de la Gloire

L’ethnographie relève fin 2018, à travers la presse locale, des saisies d’héroïne en petites quantités à travers des perquisitions dans deux appartements côte à côte. Saisies d’environ 160g de pochons déjà conditionnés pour la vente (présence de balances et d’argent). Arrestation de dealers et de clients qui sortaient des appartements. Le groupe focal répressif confirme que ce lieu, malgré les différentes actions des services du respect et de l’application de la loi, reste un lieu d’accessibilité à ce produit. Des populations de l’espace urbain précaire convergent vers ce quartier. Les services des CAARUD et des CSAPA confirment cette nouvelle scène ouverte de consommation.

● Quartier des Izards

Depuis de longues années, ce quartier est au centre de trafic plus particulièrement de cocaïne. Dès 2008, le dispositif TREND avait décrit ce phénomène. Moins visible ces dernières années suite à des règlements de comptes en 2012, l’activité de ce réseau a repris en 2018. Le GFR considère que c’est le premier marché de cocaïne de la ville. L’importante disponibilité de la cocaïne est donc avérée et confirmée par les données provenant des CAARUD et des CSAPA. Si la cocaïne est de bonne qualité aux Izards aussi, elle serait un peu plus coupée que celle du Mirail (aucune analyse SINTES comparative).

L’ethnographie et seulement cette source indique la disponibilité d’héroïne.

● Déportations du trafic de la gare et d’Esquirol vers la Place Belfort

L’ethnographie relève une désertification du quartier de la gare depuis un an et demi, deux ans, avant le début des travaux et un déplacement du trafic vers la Place Belfort, à 5 min en face de la gare. Le trafic est présent devant l’épicerie ainsi que dans les petites rues adjacentes.

L’ethnographie relève la présence d’usagers décrits comme « des gars costauds » qui consomment beaucoup de médicaments dont du Subutex. Le climat est souvent violent avec des bagarres fréquentes.

Présence de différents groupes d’usagers-revendeurs dont des jeunes, entre 20 et 25 ans et un petit groupe de 4 personnes, plutôt la quarantaine, qui restent à côté de l’épicerie, sur une marche devant un immeuble. Pour l’ethnographie, il s’agit de profils différents des zonards qu’il pouvait y avoir avant. Ils sont décrits comme étant bien habillés, sans chien et chez qui « on ne sent pas les problèmes de la rue ».

Y sont donc repérés deux grands profils de revendeurs :

- des petits groupes de jeunes qui ne font pas « zonards » qui dealent principalement de la cocaïne et du cannabis.
- un groupe d'une petite dizaine d'hommes des pays de l'Est (NSP nationalité) qui ne font pas « zonards » non plus mais sont « habillés à peu près propre ». Ils interpellent des passants et proposent du cannabis, de la cocaïne, de l'héroïne et du Subutex. Ces profils de personnes sont décrits nouvellement par un des deux CAARUD avec de grandes difficultés de construction de lien.

L'ethnographie décrit des propositions de vente à des « zonards » posés le long du canal, de l'autre côté de la gare, à proximité de Médecins du Monde. Également, un peu plus haut, de l'autre côté du canal, dans le prolongement de la gare, propositions de vente à des automobilistes au niveau d'un feu.

Des remontées d'arnaques dans la vente des produits sont signalées (ex : pilage d'un cachet et vente comme de la cocaïne ou de l'héroïne).

Pour l'ethnographie, on assiste également à une déportation du trafic de Subutex et d'autres médicaments, très actif pendant de nombreuses années à Esquirol autour du métro, vers la Place Belfort. Il y a encore quelques personnes autour du métro Esquirol qui sont posées, boivent une bière mais ne proposent rien. A priori, on peut encore en trouver ; quelques usagers du CAARUD continuent à en parler comme un point de vente.

Par ailleurs, alors qu'il semblait avoir disparu, le trafic de Subutex semble être toujours actif place Wilson et sur les allées Jean Jaurès.

● Quartiers du Mirail : grande disponibilité et accessibilité de la cocaïne et du cannabis

L'ensemble des sources d'information décrit une grande disponibilité et accessibilité au cannabis et à la cocaïne dans ces quartiers. Les modes d'organisation restent similaires à ceux décrits auparavant avec une forte visibilité pour le reste de la ville. Ces réseaux criminels sont au centre de la disponibilité de cannabis pour la ville de Toulouse. À la fois lieux de revente au détail, mais aussi à des semi-grossistes, les quartiers du Mirail alimentent le marché toulousain de manière stable, continue et dégagent des bénéfices colossaux (GFR).

Concernant la cocaïne, le produit serait de très bonne qualité (cf. analyse SINTES en 2018, environ 86 % de pureté). Une augmentation de la vente en demi-gramme voire en dessous est observée :

« Ils vendent de plus en plus petit aussi pour en vendre plus je pense de toute manière, moins c'est cher, plus tu consommes, tu y vas plus souvent, au final tu consommes plus. Il y en a pas mal qui achète le demi ». Ces éléments sont confirmés par les observations issues du groupe focal répressif.

Par ailleurs, une variabilité de la quantité réelle vendue est observée par des usagers. Pour certains, on ne peut être sûr d'avoir le poids exact qui est vendu (ex : pour un demi ou 1g). Pour d'autres, il y a systématiquement un écart entre la quantité vendue affichée et la quantité réelle.

La cocaïne en provenance du Mirail est vendue parfois sur Arnaud Bernard et Place Belfort. Le produit est possiblement recoupé mais reste de bonne qualité.

Par rapport à la supposée vente de Moon Rock dans ces quartiers, médiatisée fin 2018⁴, l'ethnographie n'a eu aucune remontée d'informations de la part d'usagers ni d'acteurs de la RDRD en CAARUD (Aides) qui ne connaissent pas le produit. Il en est de même concernant l'ensemble des sources des services sanitaires et de l'application de la loi.

⁴ <https://www.ladepeche.fr/article/2018/12/09/2921667-fetes-fin-annees-dealers-toulousains-dotent-drogue-inedite.html>

SITUATION SUR LE SITE ET RAPPELS

Les observations TREND au sein de l'espace festif toulousain s'articulent autour de la définition de différents milieux investigués et décrits en 2011.

Rappelons que les milieux observés sont de tailles extrêmement différentes, mais l'homogénéité de comportements festifs au sein de chaque milieu permet une observation rationnelle d'un espace complexe à catégoriser.

- Le milieu « des personnes qui fréquentent des pubs/bars » regroupe un ensemble de populations ne se revendiquant d'aucun courant musical ou d'aucun groupe culturel particulier. Dans ces lieux, la musique diffusée est majoritairement de la musique dite « commerciale ». Ces établissements de début de soirée regroupent des populations potentiellement repérables au sein du milieu « électro commercial ».
- Le milieu « Électro commercial » regroupe un ensemble de populations ne se revendiquant d'aucun courant musical ou d'aucun groupe culturel particulier. Leur démarche festive se fonde sur des motivations plurielles : les rencontres, la consommation de psychotropes, la dynamique de pairs du moment... Dans ces établissements de nuit, la musique diffusée est majoritairement de la musique électronique dite « commerciale ». Au sein de ce milieu est décrit le milieu « Électro-minimal » qui est constitué d'amateurs de musique électronique. Ce milieu est au croisement des groupes d'affinités « soirées urbaines » et « clubbing » définis dans l'étude de Catherine Reynaud en 2005⁵. L'adhésion à tel ou tel espace de fête est en lien direct avec la qualité de la programmation musicale à la différence du milieu « électro commercial ». Quelques établissements (clubs + bars) sont repérés, mais ce sont des soirées spéciales organisées dans des établissements aux programmations plus larges habituellement, qui rendent visible ce milieu. Esthètes de la musique électronique, ces populations ont un réel pouvoir d'achat.
- Le milieu « Électro-alternatif » regroupe des populations revendiquant une appartenance à un « courant musical ». Deux sous-populations définies par TREND peuvent y être identifiées : les *fondateurs* et les *expérimentateurs*⁶. Ces populations estiment appartenir à l'histoire de l'underground et se sentent les héritières des mouvements hippies et punk des années 80. Les *fondateurs* forment le noyau dur du mouvement et constituent des modèles identificatoires pour les populations plus périphériques de la mouvance électronique alternative. Ils vivent totalement la dimension contre-culturelle aussi bien le temps de la fête que le quotidien. La différence avec les *expérimentateurs* se situe à ce niveau. Ces derniers vivent plus en conformité avec les normes de la société, mais s'inscrivent plus dans un cadre d'opportunités de faire la fête autrement que dans une véritable revendication identitaire⁷. *Fondateurs* et *Expérimentateurs* s'inscrivent dans des références symboliques et des processus d'affiliation plus ou moins importants à l'origine de comportements festifs et de processus de distinction identiques.
- Le milieu « Rock » regroupe des populations revendiquant une appartenance à un « courant musical » qui est à l'origine de la définition du vecteur culturel. Ces populations estiment appartenir à une histoire du rock. Elles vivent totalement la dimension de cette « culture » rock sans discontinuité entre les moments de fête et le reste de la semaine. Des nuances doivent être apportées, car de nombreux sous-courants musicaux existent. Soulignons que les processus d'identification sont plus ou moins forts. Certains peuvent être plus *expérimentateurs*, mais des références symboliques communes réunissent les participants à ces soirées.

⁵ Reynaud C. *Pratiques et opinions liées aux usages des substances psychoactives dans l'espace festif "musiques électroniques"* OFDT/GRVS, Juillet 2007, 143 p.

⁶ Sudérie G. *États des lieux concernant les usages de drogues à Toulouse*, TREND Janvier 2011

⁷ Sudérie G., Monzel M., Hoareau E., *Évolution de la scène techno et les usages en son sein*, in Costes J-M. (sous la direction) *Les usages de drogues en France depuis 1999, vus par le dispositif TREND*, OFDT, 2010

- Le milieu « Gay » est un milieu à part entière. À première vue, la proximité des milieux « électronique » et « gay » n’inviterait pas à une spécification plus aboutie. Pour autant, les travaux TREND⁸, la littérature en la matière corroborée et les investigations ethnographiques sur le site indiquent que ce milieu « gay » construit empiriquement se décline en deux sous milieux. Un milieu proche ou similaire aux milieux « électro commercial » ou « électro minimal » voire « alternatif » et un autre milieu, plus petit, avec des spécificités de profils de population et de comportements d’usage en lien avec des pratiques sexuelles. Si le premier milieu pouvait être documenté par les investigations des milieux précités, le second nécessite des observations à part entière.
- Le milieu « Sélect » s’organise autour de soirées réunissant 50 à 300 personnes. Toutefois, la taille modeste des établissements donne l’impression de grande affluence même avec 200 entrées. La population présente est issue d’un milieu économique et social favorisé. On note la présence de jeunes de 17 à 25 ans dans certains établissements et de personnes de 25 à 45 ans dans d’autres. Chaque établissement a ses codes de conduites et ses codes vestimentaires. Il y a autant de filles que de garçons. L’entrée est difficile pour les non-initiés. Le passage de la porte est une étape délicate les soirs d’affluence comme les soirs calmes. Ces soirées sont donc composées, en grande partie, par des gens qui se connaissent et qui se retrouvent selon leurs habitudes, une à plusieurs fois par semaine. Une personne qui entre dans un établissement de ce type n’entre pas forcément dans d’autres lieux similaires.

Depuis plusieurs années, les investigations s’appuient sur des relevés ethnographiques concernant seulement les milieux des musiques électroniques. Les informations collectées concernant les autres milieux le sont du fait de la porosité entre les différents mondes festifs.

La grande majorité des événements festifs électroniques ont lieu dans des établissements de nuit avec des promoteurs de soirées qui ne sont pas forcément les propriétaires des lieux. Selon les jours, un même lieu peut accueillir différentes soirées aux couleurs musicales éclectiques. Ces établissements ou salles de concert se situent majoritairement à la périphérie toulousaine.

Au centre-ville se côtoient des bars de petite taille, des établissements de plus grande ampleur et un espace public qui sert d’espace de fête [Place Saint-Pierre, Avenue Gabriel Péri].

Concernant les événements *auto-organisés* [free party], ils sont nombreux et majoritairement de petite taille [moins de 500 personnes] même si en 2018 la taille de ces événements évolue. Ils sont situés dans des zones rurales ou montagneuses relativement isolées. La communication autour de ces soirées underground ne passe plus par le vecteur internet afin de limiter les participants aux initiés. Comme au milieu des années 90, les « infos line » et la cooptation reviennent au goût du jour alors que les « textos » servent d’invitation. Ceci rend d’autant plus difficile l’accès à ces soirées pour les acteurs de la réduction des risques.

Des événements plus importants de type « festivals électroniques » réunissant 5 000 ou 6 000 personnes sont décrits ainsi que des festivals « multi sons ».

⁸ Fournier S., Escots S., *Homosexualité masculine et usages de substances psychoactives en contextes festifs gais*, OFDT, Septembre 2010, 173p.

LE RÉSULTAT DES OBSERVATIONS EN 2018

DES LIEUX FESTIFS EN EVOLUTION

● Des clubs/salles de concert qui peuvent accueillir des univers électroniques très divers

Sur le site, une seule grande salle de concert située en périphérie (à 20 min en métro de l'hyper centre) offre une programmation de musique électronique variée avec une capacité d'accueil de 1500 personnes. Organisant régulièrement divers types de soirées électro (dont soirées techno, trance, drum n'bass, hardcore), cet établissement occupe une place importante sur la scène musicale toulousaine.

Pour un ethnographe, à Toulouse, seul cet établissement offre une programmation variée de musique électronique, « vecteur de démocratisation de l'accès à de la musique électronique un peu pointue » et accessible à divers publics.

La rentrée étudiante est un moment où de nombreux jeunes arrivent sur Toulouse. À ce moment de l'année, les soirées électroniques attirent une population large, notamment dans ce lieu, connu et accessible par tous.

Pour cet ethnographe, « *Le jeudi soir, c'était une grosse, grosse tête d'affiche, Boris Brejcha, c'est un artiste de musique électronique, super connu mais qui ramène tous types de publics, en fait. Beaucoup d'étudiants qui à la fin de son set sont tous partis. C'est de la techno minimale mais c'est tous publics, niveau son ça passe bien. Donc c'était complet, t'avais le haut de la salle qui était ouvert, l'étage, alors que c'est une soirée de nuit* ».

Au-delà de cette place historique des événements festifs à Toulouse, deux lieux situés en centre-ville sont nouvellement cités pour leur programmation techno.

L'un d'entre eux est un établissement avec une forte mixité de population. Ce lieu offre notamment une programmation Techno House. Pour un ethnographe, « *les soirées là-bas, c'est plutôt techno house, petite techno donc c'est en plein centre-ville, publics mélangés vraiment, quand tu prends toutes les salles que j'ai citées, c'est vraiment la salle où tu as le plus de mélange de publics, de gens qui peuvent ne pas écouter trop de techno mais qui vont quand même y aller parce qu'ils sont en centre-ville et qui aiment bien aller dans ce lieu (...)* ».

Un relevé ethnographique fait état de la présence de kétamine lors d'une soirée techno house organisée dans ce lieu durant l'hiver : « *Ce n'est pas répandu. Ça peut l'être mais dans des soirées plutôt acide core, ouais plutôt teufs, en avril il y en a partout* ».

L'autre établissement nouvellement cité pour sa programmation techno a une capacité d'accueil de 300 personnes. Un relevé ethnographique lors d'une soirée trance organisée dans ce lieu fait état de la présence de multiples produits du fait de l'appartenance au milieu trance. L'ethnographie relève la disponibilité de champignons et de LSD :

« *C'est une soirée trance et souvent ils recherchent tout ce qui est psychédélique, ça marche mieux quoi. Donc c'est pour ça qu'il y avait des champignons, je m'en rappelle bien, on pouvait en acheter, moi j'en ai consommé en plus donc je sais. Ensuite, je sais qu'il y avait du LSD parce qu'on m'en a proposé aussi et du cannabis, c'est pareil* ».

Le type de programmation musicale a un impact important sur la composition des soirées de ces trois établissements. Pour cet ethnographe, « *ils étaient plus jeunes que les soirées trance habituelles j'ai trouvé, après aussi parce que le style de son, c'était de la progressive trance, ça attire pas mal de jeunes en fait parce que c'est la plus répandue et la plus ouverte, la plus tout public on va dire, ce qui marche le mieux (...)* c'est souvent le passage avant d'aimer la psy trance, la dark psy, tout ce qui est dans la trance plus énervée, plus pointue ».

Deux autres clubs, avec des capacités respectives de 400 et 600 personnes, organisent régulièrement des soirées Acid et Trance. Un ethnographe décrit l'ambiance lors des soirées dans ces lieux comme « *la percherie de l'espace* ».

Pour ce même ethnographe, ces deux lieux attirent des publics jeunes jusqu'à 25 ans environ tandis que « *les plus âgés qui ne sont plus dans l'expérimentation de la musique électro n'y vont pas* ».

Selon lui, avec la fermeture courant 2017 d'un important établissement spécifiquement tourné vers l'offre de musique électronique, il y a eu une déportation d'une partie des publics aux différentes soirées électro proposées

dans une salle de concert et/ou dans ces clubs programmant des soirées Acid et Trance : « *Voilà c'est trash, c'est de l'Acid, de la Trance, hardtek, hardcore, ils ont récupéré ce public-là* ».

● La nouvelle dynamique des soirées hardcore

L'ethnographie décrit la fermeture durant l'été 2017 de trois lieux dédiés à la techno underground où il y avait des soirées hardcore toutes les semaines. Actuellement sur Toulouse, des soirées hardcore sont programmées dans une grande salle de concert une fois tous les deux mois, organisées par une même association. D'autres soirées de moindre envergure sont organisées de temps en temps par des associations « *qui se réveillent un peu* », par exemple dans une salle dédiée à des concerts dans l'enceinte d'une université.

Les teufs hardcore dédiées sont rares. Pour l'ethnographie, le hardcore de teuf est « *old school* », date d'il y a 20 ans et ressemble beaucoup à des sons de teuf, a moins le côté violent du hardcore qu'on peut écouter en club. Il ne s'agit pas des mêmes milieux.

Les soirées hardcore organisées dans une grande salle de concert sont de deux types : « *des soirées avec un seul style de hardcore où ça va être un peu plus violent au fur et à mesure et des soirées avec plusieurs sous styles où ça commence avec du tranquille, à 160 BPM pour finir à 220 BPM* ».

Pour l'ethnographie, l'identité autour du hardcore tend à se renforcer depuis 2 ans environ ; existence d'au moins une douzaine de sous styles.

● Teknivals et festivals en Occitanie et ailleurs

Durant le printemps et l'été, les relevés ethnographiques indiquent à l'est de l'Occitanie, des événements de types Teknival déclarés en extérieur sur 3 jours réunissant 6000 à 7000 personnes avec la présence d'acteurs de réduction des risques et des dommages mais avec une entrée payante de 45 à 90 euros. Le fait que l'accès soit payant sélectionne le public même si pour cet ethnographe, le public est assez similaire en termes de profils socio-économiques que celui que l'on retrouve en free party/multisons car la programmation est conforme à l'underground.

D'autres relevés ethnographiques indiquent durant l'été, plusieurs festivals de musique électronique avec une programmation éclectique ou d'un seul style, toujours à l'est de l'Occitanie dans lesquels des observateurs relèvent une forte présence de publics toulousains.

Par exemple dans un festival d'envergure de musique techno, trance, hardcore, teuf (une cinquantaine d'artistes au total) organisé en 2018 à l'est de l'Occitanie, sur deux jours.

L'Hérault est un département au sein duquel de nombreux événements sont organisés. A la fin de l'été, ce relevé ethnographique décrit « un festival organisé sur une journée (12h-1h), dans une ville moyenne de l'Hérault, à 2h de Toulouse. On recense la présence de 3000 personnes environ. Les publics sont majoritairement âgés entre 18 et 30 ans, étudiants ou ayant une activité professionnelle. Sur le plan de l'affiliation musicale, ils sont décrits comme « *principalement issus du milieu hardcore et plus ou moins, teuf, acidcore, hard tek* ». De nombreux toulousains sont présents.

Les produits repérés par les observateurs : MDMA/ecstasy, cannabis et une petite disponibilité de kétamine sur le parking du lieu d'after officiel.

Plus largement, en période estivale, l'offre de festivals de musique électronique en tous genres dans différents pays européens est importante. De nombreux toulousains y participent. A la fin de l'été, ce relevé ethnographique décrit un festival de techno house à Barcelone, situé à 4h de Toulouse, organisé sur une journée (15h-3h). Les publics présents sont décrits comme majoritairement insérés et dans l'affichage de « leur pouvoir économique », ambiance « hipe » : « *au niveau des gens, c'était « bienvenue à Barcelone, l'argent, on s'affiche* ». *Oui là, pour le coup, techno-house, tout ça, soleil, tout bien, tout ce qu'il faut, ça change de la trance* ». S'ajoute à cela, des différences de prix de vente de la cocaïne en Espagne : 40-60 € le g. Pour cet usager, « (...) *les prix sont assez bas, c'est l'Espagne, donc c'est pour ça que là, du coup, pour la C, c'était 60 € et même nous, on l'a eue, parce qu'on en a pris pas mal, on l'a eue à 40€ le g. Là, les prix sont très, très, très bas* ».

Également, ce même usager indique des différences de prix de vente de la kétamine à Barcelone : 20€ le g, « Attends, on l'a eue à 20€ le g, en fait, c'est 50% par rapport à la France (...) la vente au détail quand tu l'achètes au festival, ils la vendent à 40, quoi. Comme en France. Mais les prix sont très bas ».

- **La confirmation de la nouvelle dynamique autour des free parties**

En début d'été, les événements extérieurs sont plus nombreux (festivals et free parties).

Fin juin, la soirée « closing » (musiques techno, drum n'bass et hardcore) dans une grande salle de concert marque la fin de la saison des soirées électro dans cet établissement jusqu'en septembre.

Les relevés ethnographiques indiquent au printemps et en début d'été, deux free party par week-end en région toulousaine. L'offre sur cette période s'est élargie.

Une observation en free-party multison fin mai 2018, dans la montagne noire (département du Tarn), à 1h30 de Toulouse environ. Cette free party est assez représentative des événements rapportés par les observations. Elle a duré 48h, du samedi soir au lundi matin. Moins de 1000 personnes étaient présentes.

Pour cet observateur, « je dirais 1000 personnes avec plusieurs sound system, c'est ce qu'on appelle un multi son, après ça veut dire que tu as au moins 2 scènes. Il y avait 7 sound system en tout sur 2 scènes et en fait, ils se partagent au niveau des caissons qu'ils ont (...) ».

Pour cet ethnographe la configuration du multison est spécifique, « tu vas trouver de la techno, de la drum'n bass, de l'acid core, de la tribe, hardcore, hard tek et acid techno. Et alors là en multison, on trouve toutes les drogues ! ». Une grande disponibilité et accessibilité de différents produits est clairement observée.

Plus étonnant pour un mois de novembre, un relevé ethnographique indique l'organisation d'une free party multison le week-end d'Halloween, sur la ZAD de Sivens, dans le Tarn, à 1h environ de Toulouse.

L'évènement est organisé à la suite d'un rassemblement à la mémoire d'un jeune militant contre le barrage de Sivens, décédé il y a 4 ans des suites d'un affrontement avec des forces de l'ordre. Cette free party a duré 48h, du vendredi soir au dimanche midi. Moins de 1000 personnes étaient présentes.

Les profils décrits sont jeunes, souvent mineurs mais aussi des personnes qui sont dans le milieu de la musique électronique depuis de nombreuses années.

Il s'agit d'un multison avec deux scènes, organisé par un collectif de sound system : « Donc il y a un peu de tout sauf de la trance. Il y avait tous les styles de teuf, hardtek, acid core, hardcore, speed core, techno ».

L'observateur relève qu'il n'y a pas de stand de RDR : « Par contre, pas de RDR, j'ai parlé aux orgas, il y en a que je connaissais et non pour eux, en fait, ils ont essayé de faire venir une asso mais ils n'ont pas trop cherché j'ai l'impression donc pour eux, c'était, « chacun se débrouille » (rires) !! Il m'a dit « chacun est responsable de soi-même », ah c'est fou ça ! ».

L'ensemble des éléments confirme la forte présence des free party au sein de l'espace festif. Phénomène émergent à l'été 2017, ce type d'évènement est inscrit très fortement au sein de cet espace en 2018, et ce, durant toute l'année.

- **Éléments sur les « ware house » à Toulouse :**

Un ethnographe évoque les « ware house » qui correspondent pour lui à « des teufs dans des hangars », « C'est comme une teuf mais en version citadin » qui dure jusqu'à 10h/midi. Déjà décrit en 2015 et 2016, l'ethnographe décrit des « ware house » à Toulouse d'orientation « UK House » et de petite taille, contrairement aux ware house qui peuvent être organisées sur Bordeaux où il a eu l'occasion d'aller : « Pour moi à Toulouse, c'est des tout petits trucs et le son n'est vraiment pas top quoi, enfin perso. C'est un peu, un peu, bourgeois (...) alors qu'en fait Bordeaux ça ressemble énormément à ce qui peut se faire à Paris. Et à Bordeaux, j'ai l'impression qu'ils prennent plus de risque, à Toulouse il n'y a pas de prise de risques j'ai l'impression, des orgas pour faire des choses parce qu'à Bordeaux ils font des choses à plusieurs milliers de personnes mais en ware house ».

PROFILS DE POPULATIONS

Les outils d'observations TREND permettent des observations du phénomène et indirectement des descriptions de publics.

● **Publics observés en soirées hard tek et acid core en club**

Pour cet observateur, « (...) finalement, des soirées de teufeurs, Hard tek, acid core, tribe, en club l'hiver en free l'été, ils sont plus jeunes que les soirées techno par ex ». Les ethnographes indiquent que globalement la moyenne d'âge des usagers est aux alentours des 22 ans avec majoritairement un statut d'étudiants :

« (...) c'est vrai que souvent, il y a pas mal de gens qui sont à l'université du Mirail qui peuvent faire des études de psycho, des choses comme ça, pas des gens qui vont faire des études de droit. Il y a des gens qui peuvent aussi faire des métiers plutôt manuels ou qui ne travaillent pas. Du coup, ils vont moins dépenser au bar ».

Toulouse est composée de jeunes qui viennent de toute la région pour réaliser leurs études. Pour cet ethnographe, « comme beaucoup d'étudiants toulousains, ils viennent de départements limitrophes donc eux, ils vont commencer par les teufs dans la montagne noire ou je ne sais pas, dans le Lot et ils arrivent à Toulouse, en plus l'hiver, il y a une soirée hard tek dans un club, ils y vont (...) Toutefois, le fait que ce soit en intérieur, déjà il y en a beaucoup qui n'aiment pas ça. Ouais, ils sont serrés, on ne peut pas sortir, on ne peut pas rentrer d'alcool, il faut payer l'alcool ».

Les ethnographes relèvent en effet que les jeunes présents dans les soirées acid core, hard tek ou tribe, étant majoritairement étudiants, n'ont pas ou peu d'argent et vont peu consommer au bar :

« Pour moi, ce ne sont pas des mecs qui ont des sous, ça déjà c'est clair et même nous on entend au cours de la soirée, on le remarque bien parce qu'on gère le bar et justement entre les types de soirée, ah ouais tu vois la différence au niveau des revenus (...). Hard tek, acide core ça se rejoint, hard tek tu es plus jeune, tu vas en teuf, les teufs c'est moins cher aussi ». « (...) quand on va faire de l'hardtek, de la tribe, ça va attirer un public plus jeune et qui a moins d'argent ».

Durant l'hiver, deux établissements toulousains accueillent ces événements rassemblant des jeunes venus de toute la région, installés pour une part nouvellement sur la ville. Ces soirées alternatives avec des programmations proches de celles que l'on retrouve en free party perdurent durant toute l'année.

Pour cet ethnographe, lors des différentes soirées hardtek et acid core, il s'agit toujours des mêmes produits disponibles : MDMA/ecstasy, cocaïne et cannabis.

La kétamine est décrite comme disponible dans les soirées hard tek, acid core et milieu teuf.

A la marge, il est à noter la présence de kétamine, de champignons et de speed durant une soirée techno en club : « c'était une soirée techno plutôt assez véner tu vois donc peut être ça attire un public plus teuf quoi. C'est assez techno, techno industrielle quoi, c'est plus fort, c'est plus rapide ».

● **Éléments de caractérisation de profils d'usagers observés en soirée techno**

Au sein des soirées techno, le profil des personnes est différent. Des étudiants en commerce et en droit composent un milieu décrit comme étant un plus hipe : « Quant à la techno, il va plus y avoir des gens du milieu commerce, droit, c'est un peu plus ouvert, un peu plus comment dire, hipe, plus d'argent, ça se rejoint un peu, ce milieu où on va dépenser plus aussi au bar, au niveau de l'alcool » (...)

Pour cet organisateur de soirées, « Dans les milieux techno, on a fait une soirée techno et une soirée drum mais on voit au niveau des recettes du bar, c'est vraiment important par rapport à ça. Et milieu hardtek, acid core, ça va être moins le cas ».

En établissement (ou en club), globalement les profils des publics sont plus insérés, plus âgés avec moins de mixité culturelle et de parcours de consommation. Ce phénomène est en lien avec une « consommation » de fête différente, plus d'opportunité et moins identitaire, même si les affiliations sociales restent fortes selon les lieux et surtout plus conformes aux normes sociales. En d'autres termes, ces personnes sortent en « boîtes de

nuit » ou dans des « bars » plus sur des principes de socialisation de pairs que pour être dans une appartenance sociale et identitaire à un mouvement culturel plus ou moins alternatif.

À partir d'entretiens réalisés au début de l'été avec des jeunes entre 25 et 30 ans, ayant fait des études supérieures et travaillant dans une start up de revente de billetterie, un ethnographe décrit des profils d'expérimentateurs de musique électronique et de drogues, principalement de la MDMA, appartenant à cette catégorie.

A., 27 ans, bac+5, « business développeur » dans cette start up, gérant une trentaine de jeunes salariés. Initié récemment à la prise de MDMA en contexte festif (primo-consommateur), associée à de la musique électronique (soirée trance), il découvre l'usage de drogues assez tardivement dans le contexte de la fête électronique. Sans appartenance au milieu de la musique électronique, cette personne est dans l'expérimentation de soirées électro, sous l'impulsion du groupe de salariés qu'il gère, sans appartenance non plus au milieu. Le groupe sort souvent ensemble le week-end, circulation de l'offre de soirées sur leur groupe Facebook ; soirées trance, hard tek, drum'n bass, « *c'est au tout venant et ils ne connaissent pas les DJ qui passent* ».

Dans cette situation singulière, la prise de MDMA s'inscrit dans un usage exclusif en milieu festif, lors de concerts de musique électro. La prise est souvent d'1 à 2 paras lors d'une soirée, dans une fonction récréative, « *pour s'amuser* ».

L'accès au produit se fait via des connaissances qui achètent sur le Darknet. Comme d'autres personnes du groupe, il ne connaît pas les prix du marché, n'est pas informé, « *il ne se sent pas concerné en fait* ». Approvisionnement du groupe a priori par des développeurs de la start up, décrits comme « *des geek* » qui ont un peu la culture de la défonce à travers les jeux vidéo et savent commander sur le Darknet. Ces derniers ne vont pas aux soirées avec les autres.

Cette situation est un exemple d'une population nouvelle pour le site de Toulouse.

L'ethnographie décrit « une génération smartphone » qui commande un uber pour aller en soirée. Il n'y a pas d'interactions sociales avec des personnes sur le parking, ils se font déposer devant l'entrée et restent en groupe, dans l'entre soi.

De plus, pendant les soirées, ils s'envoient des messages, des vidéos sur le groupe Facebook pour se faire vivre l'expérience qu'ils sont en train de vivre ensemble ; ont le téléphone à la main pendant qu'ils dansent.

Pour cet ethnographe, il s'agit de profils de publics dans l'expérimentation et la consommation de la musique électronique. Inscrits dans l'espace festif, sans affiliation aux courants musicaux qu'ils écoutent, « *en fait, ils ne participent pas au mouvement du tout, ils ne s'y intéressent pas et ils ne veulent pas en faire partie en fait* ».

Style vestimentaire précis, ils sont bien habillés, font attention à leur esthétique. S'ils peuvent dénoter avec d'autres profils présents en soirées, par ex « *torse nu avec des dreads* », pour l'ethnographe, au vu de la mixité sociale existant de plus en plus dans les milieux électro, ils ne sont pas rejetés (climat d'ouverture, pas de jugement).

Pour ce même ethnographe, il y a de plus en plus de mixité sociale dans les concerts de musique électronique en même temps qu'un mouvement de recul d'identification et d'affiliation de groupes sociaux à un courant musical. Exemple avec les soirées trance « (...) où il y a encore des groupes sociaux très identifiés à la musique » mais augmentation de ceux qui ne le sont pas, « *ils vont écouter de la trance comme du hardcore* ».

Cette évolution est mise en lien avec Internet et les playlists éclectiques de musique électro depuis Spotify par exemple. Pour cet observateur : « *il n'y a plus de frontière musicale aujourd'hui (...) je pense que le numérique est en train de casser ce qu'on a connu par rapport vraiment aux groupes sociaux en fait parce que les mecs, ils peuvent faire partie d'un groupe social sur Internet mais pas dans la vraie vie et inversement* ».

● Profils d'utilisateurs observés en soirées hardcore

Les utilisateurs présents en soirées hardcore sont décrits par les observateurs comme étant majoritairement des jeunes âgés de 20-25 ans et maximum de 30 ans. Ils sont majoritairement étudiants ou jeunes travailleurs issus de milieux sociaux sans difficulté économique voire favorisés.

Le milieu hardcore est décrit comme un milieu mixte dans lequel les filles s'insèrent facilement.

Pour plusieurs ethnographes, les personnes présentes en soirée hardcore sont majoritairement affiliées au style musical, connaissent la musique. Le contexte de participation à des soirées hardcore est décrit en ce sens comme différent de celui de se retrouver en soirée techno en club ou en free party qui sont souvent des occasions d'expérimenter ces espaces/temps de fête.

Les différents relevés ethnographiques font état de la disponibilité d'ecstasy et de cocaïne sur le parking d'un établissement. La disponibilité de speed est décrite comme moins systématique. Par ailleurs, il est décrit comme pouvant être consommé « par défaut » quand il n'y a pas de cocaïne disponible et accessible sur le parking, en arrivant. Pour les ethnographes, le speed est vraiment « la drogue du hardcore » mais prise majoritaire d'ecstasy en soirée hardcore en club de par la simplicité et la discrétion de la prise du comprimé. Le speed est dans ce contexte principalement consommé en after, pour une part des usagers.

La prise d'ecstasy (en moitié ou en quart) chez des usagers dès le début de la soirée hardcore (vers minuit/1h) est décrite principalement pour apprécier la musique.

● Les profils des publics en free party

Au sein de ces free parties de l'été, les publics décrits sont jeunes, souvent mineurs mais aussi des personnes qui sont dans le milieu de la musique électronique depuis de nombreuses années. Ces lieux sont des espaces de rencontres entre des publics d'appartenance culturelle assez homogènes mais aux pratiques de consommation diverses. Ces temps festifs sont des moments d'initiation aux usages de psychotropes ou à de nouvelles pratiques avec les psychotropes.

Pour cet ethnographe, « *donc on se retrouve avec des jeunes mineurs, pour le futur, il faut faire attention quoi ! Non mais après, la moyenne d'âge comme partout quand même, c'est 22, 23. Les classes sociales, c'est pas des classes, pour moi c'est populaire à part si je vais à une soirée techno où c'est vraiment hipe, où tu vas retrouver des classes aisées mais sinon c'est quand même tout le temps populaire. Avec des lycéens, des étudiants, des jeunes travailleurs, chômeurs et teufeurs à l'ancienne ! C'est un peu des marginaux ! (...) c'est un panel, cette classe sociale moyenne populaire qui est établie dans ce genre de teufs* ».

Pour cet observateur, si des jeunes usagers présents en free peuvent aussi aller par exemple en soirée acid core/hardtek en club sur Toulouse, aller en free party reste attractif de par leur faible coût économique, surtout pour un public majoritairement étudiant.

Pour un ethnographe qui réalise des entretiens majoritairement avec des jeunes d'une vingtaine d'années évoluant dans le « milieu teuf », les jeunes d'une vingtaine d'années allant en free party actuellement sont moins intéressés par la musique que par le fait d'être dehors. Il s'agit plus « d'un mode festif », « d'une culture de la fête » que d'une affiliation à un style musical. Ce phénomène est très différent des free party connues dans les années 2000 où c'était le style musical qui était la porte d'entrée dans ces événements toujours autoorganisés. Chez les jeunes interrogés, l'expérimentation des free party s'est faite majoritairement au lycée via les copains qui ont commencé à y aller.

En comparaison aux observations réalisées en établissement (ou en club), les profils des publics sont moins insérés et plus jeunes. Ce double phénomène est en lien avec la structuration même de l'organisation de la fête (extérieur, gratuit...) mais aussi pour cet ethnographe au style de musique : « *en free party, tu as quand même des styles de son qui sont âpres, mais parfois dans un grand panel du hardtek, du hardcore...* ».

Si globalement les groupes sociaux composant le monde de la musique électronique sont peu poreux, « *ils ne s'apprécient pas trop entre les teufeurs qui posent et les hippies* » (l'ethnographe évoque ici la trance). Toutefois, l'organisation de free parties ouvertes à différents sound system regroupe l'ensemble de ces « mondes » et des pratiques de consommations afférentes.

L'ethnographie décrit une disponibilité et une accessibilité importante d'une multitude de produits en free party. La visibilité de l'offre est un particularisme de ces lieux de fête. En établissement, en club, dans les festivals (même si des exceptions existent), les achats au moment de la fête ne sont pas réalisés à la vue de tous.

MICRO-TRAFICS AU SEIN DE L'ESPACE FESTIF

Les terrains ethnographiques décrivent différentes modalités de micro-traffic au sein des espaces festifs. Pour un ethnographe, « *il y en a qui vont faire que de la coke, il y en a qui vont avoir des tazz et de la C, de la Key, pas vraiment, pas beaucoup pour le coup* ».

L'ethnographie décrit la disponibilité de plusieurs produits sur les parking des clubs organisant des soirées électro et/ou à l'intérieur, selon la configuration des lieux : « *Ça dépend des endroits (x2), dans cet endroit-là par ex, c'est très petit, ça va être dedans, après dans une autre salle plus grande, ça va être beaucoup sur le parking, énormément et dedans c'est plus difficile aussi, il y a pas mal de vigiles. En général, les lieux qui ont un grand parking, il y a un point de deal dehors* ».

Si les produits disponibles varient selon le style musical des soirées, les produits les plus répandus dans les différents types de soirées sont l'ecstasy et la cocaïne. Ayant majoritairement des données ethnographiques sur l'ecstasy, nous nous concentrerons particulièrement ici sur le micro-traffic autour de ce produit.

● Micro-traffic d'ecstasy, une spécificité de l'espace festif

Les ecstasy sont décrits comme très disponibles et accessibles : 10€ le comprimé, oscillant entre 200 et 240 mg (non analysés).

De manière unanime chez les observateurs, les ecstasys qui circulent actuellement sur Toulouse sont forts et cela depuis plusieurs années déjà. Pour plusieurs observateurs, l'ecstasy est le produit le plus disponible et accessible dans le cadre de soirées en club, de par la simplicité de sa prise par voie orale, « *il n'y a rien besoin de préparer et ça tient dans la poche* ». Par ailleurs, pour les ethnographes, ses effets sont compatibles avec tout style de musique électro, « *tant qu'il y a des basses* ».

Dans un établissement, les ecstasys sont décrits comme très disponibles sur le parking et des relevés ethnographiques en soirée hardcore font état de la présence de quelques vendeurs sur la terrasse. Ces vendeurs ont généralement un pochon d'une dizaine de comprimés qu'ils vendent « à droite à gauche », par le bouche à oreille.

L'ethnographie décrit également l'accès à des ecstasys via des dealers en ville. Pour un ethnographe, des usagers achètent souvent en groupe, en petites quantités, dans la perspective de telle ou telle soirée. Ce même ethnographe décrit à travers des discours d'usagers, des « petits dealers » qui s'approvisionnent en Hollande et vendent ensuite à leurs contacts sur Toulouse.

Un autre ethnographe décrit également à travers des discours d'usagers, l'approvisionnement en ecstasy sur Internet, en petites quantités : « *après, ceux qui se fournissent sur Internet, ils ne vont pas acheter énormément. Les gens qui achètent sur Internet souvent, moi quand ils m'en parlent, c'est des gens qui s'y connaissent un peu en informatique et qui font livrer chez eux. Ils en achètent 100, ils en prennent juste pour eux, pour leurs potes* ». Enfin, durant l'hiver 2018, deux ethnographes relèvent que les ecstasys disponibles sur Toulouse sont les mêmes d'un vendeur à l'autre, sur un cycle court de 15j à 1 mois environ. Ce qui laisse à penser pour un ethnographe que « *les gens qui vendent, ils se fournissent à la même personne ou à peu près aux mêmes personnes qui font l'intermédiaire* ».

● Micro-traffic sur Snapchat

En début d'été, un ethnographe décrit à travers des discours d'usagers, la présence d'un marché sur Snapchat qui prend de plus en plus de place à Toulouse. Un vendeur qui se fait appeler « el professor », diffuse du jeudi au dimanche, à partir de 15h jusqu'à minuit, les produits disponibles, les tarifs et les modalités de livraison des produits. La présence parfois de photos ou de vidéos des produits disponibles en ligne permettent aux potentiels acheteurs d'avoir des preuves de la disponibilité du produit (ex donné avec une photo de trois plaquettes de cannabis différentes). L'observateur décrit des usagers qui avaient un dealer fixe dans le quartier d'Arnaud B. ou les quartiers du Mirail qui ne se déplacent plus mais commandent à ce dealer via Snapchat et se font livrer.

● Éléments sur un micro-traffic de différents produits chez un usager-revendeur

À la fin de l'été, un ethnographe décrit un micro-traffic d'un usager-revendeur d'une trentaine d'années, profil inséré. Cette situation est assez emblématique de l'usage revente même si les sources d'approvisionnements peuvent être différentes mais qui s'appuie de plus en plus sur une offre multiproduit : MDMA, LSD, Cocaïne. Cet usager-revendeur vend principalement aux personnes repérées dans l'espace festif.

- Pour le LSD, la vente de produits achetés dans les Pays de l'Est pendant les festivals (voyage en camion) et revendus lors de soirée à Toulouse (LSD).
- Concernant la MDMA, est décrit l'achat de 100 **ecstasys** à Carcassonne à 70 cents la pièce, qu'il revend ensuite à Toulouse. Est décrit aussi, l'achat également de **MDMA** à Toulouse destinée à la revente, à 9€ le g à partir de 20g. Cet usager revendeur indique que les grossistes ont beaucoup de MDMA du fait de la préférence actuelle des usagers pour la forme comprimé.
- Cet usager-revendeur a des « *plans cocaïne* » sur Toulouse de bonne qualité, très concentrée qu'il coupe deux fois ensuite (coupe avec caféine et lactose). Achat à 40€ le g à partir de 100g achetés. Pour lui, il y a trop d'offre de cocaïne en grande quantité dans son réseau, son panel de fournisseurs « *lui court après* ».

RISQUES ET DOMMAGES

Pour cet organisateur d'évènements, les risques et dommages pouvant survenir en free sont multiples.

Par rapport à l'association de produits et de l'alcool : « *Alors, souvent quand les gens sont malades, ça va être souvent à cause d'un mélange de la kétamine avec de l'alcool, ça peut être aussi de l'ecstasy avec de l'alcool* ».

L'observateur relève également les risques d'endormissement en étant isolé et de déshydratation :

« *Après tout ce qui est endormissement, pour moi c'est quand je me promène, je vois des gens étalés par terre par ex, alors quand il ne fait pas trop chaud, ça va mais le gros gros risque souvent c'est que ces gens, bon ça va quand même, à moins qu'ils soient perdus tout seuls, tous les gens s'occupent des uns des autres. Vraiment le risque c'est que la personne, elle s'endorme en plein soleil avec la prise de drogues et tout et le fait qu'elle ne boive pas d'eau etc., elle peut aussi se vomir dessus* ».

Enfin, des accidents de voiture sur le retour de teuf en étant encore sous l'effet des produits sont également soulevés par l'ethnographe (cas déjà portés à sa connaissance).

TABLEAU DES PRIX EN 2018

| | Prix relevés | Sources |
|-----------------------------|---|---|
| Cannabis | Résine : 5/6 euros/g (=) Herbe : 8 euros/g (-) | RDR Ethnographie Sanitaire GFR |
| Héroïne | Prix bas : 35 euros/g (-) Prix haut : 70 euros/g (+) Prix moyen : 50 euros/g (+) | RDR - GFR Ethnographie Sanitaire |
| Cocaïne | Prix bas : 40 euros/g (-) Prix haut : 90 euros/g (-) Prix moyen : 68 euros/g (-) | RDR Ethnographie Informateurs Clés GFR |
| MDMA | <i>MDMA poudre et cristal</i> Prix bas : 40 euros/g (+) Prix courant : 50 euros/g (+) | Ethnographie |
| | <i>Ecstasy (comprimé)</i> Prix courant : 10 euros (=) | Ethnographie |
| Kétamine | Prix bas : 40 euros/g (=) Prix haut : 50 euros/g (-) Prix courant : 40 euros/g (=) | Ethnographie |
| Speed | Prix bas : 10 euros/g (+) Prix haut : 20 euros/g (+) Prix courant : 20 euros/g (+) | Ethnographie |
| LSD | Prix courant : 10 euros (=) | Ethnographie |
| BHD | <i>Subutex®</i> : Prix courant : 5 euros (=) 15€ la plaquette de 8 mg | RDR Ethnographie |
| Méthadone | Absence de données | |
| Sulfates de Morphine | Entre 5 et 10 euros la gélule de 200mg (=) 50 à 80 euros la plaquette de 14 gélules (-) | RDR Ethnographie |

CANNABIS

● Une très forte disponibilité tout au long de l'année

Pour cet OPJ, « une saisie d'un kilo de résine ou peut-être un peu moins, mais ce n'est pas rare aussi. Chose qui était très très exceptionnelle il y a quelques années, maintenant ne devient pas rare (...) c'est pas en centre-ville, c'est sur les quartiers, les cités. Sur les cités emblématiques. Mais bien souvent, ce sont des gens qui n'habitent pas le secteur ». Depuis plusieurs années, le dispositif TREND a bien identifié et décrit la place prépondérante des Quartiers Prioritaires de la Ville dans l'alimentation du marché de cannabis toulousains⁹. Notons que le phénomène s'inscrit durablement sur le site avec différents niveaux des saisies de revente comme indiqué précédemment mais aussi des saisies de plus grande ampleur.

Pour ce policier, « le dossier sur lequel on travaille actuellement, c'est un réseau intermédiaire, ils importent régulièrement une centaine de kilos. Ce n'est pas des grosses quantités, enfin, il y a 12 ans la section de recherche avait traité un dossier où en 2 saisies consécutives à 1 semaine d'intervalle on était sur une tonne, donc là, on était vraiment sur du gros dossier, avec une partie qui restait sur Toulouse et une partie qui repartait sur Paris. Alors que là, on est sur des réseaux intermédiaires, mais qui ont, c'est ce qui ressort des observations, plusieurs nourrices. Ils peuvent jongler entre différentes nourrices dans les quartiers ou en périphérie ».

Pour le vice-procureur de la république, « toujours pareil, importation depuis l'Espagne, plutôt micro-convoi que maxi-convoi, encore que là, la semaine dernière, on a saisi 200 kilos d'une équipe du Mirail qui était suivie depuis un an et demi et on les a interpellés avec 200 kilos d'herbe de cannabis ». La proximité avec l'Espagne engendre un mode de trafic pratiquement transfrontalier alimentant de manière continue la ville de Toulouse en résine et herbe de cannabis. 50 kilos pour certains convois, 200 kilos pour d'autres, la rythmicité de ces allers-retours alimente une forte demande qui pour une très grande part transite par les QPV.

Parallèlement à ces situations, apparaît en 2018 la production locale sous serre de grande ampleur. A la marge, les investigations TREND avaient identifiées des « appartements cannabis ». De nombreuses pièces dédiées à la culture de cannabis en appartement ou dans des villas indiquaient que nombre d'usagers produisaient eux même leur cannabis dans des modes d'autoculture qui ressemblaient souvent à de la culture commerciale.

En 2018, le GFR indique « on a vraiment des dossiers, ça a été le cas cette année dans le Gers, ça a été le cas dans l'Ariège, on est sur des serres dans la pampa avec des centaines et des centaines de pieds. Ça, c'est pareil, ça a toujours existé, mais des centaines et des centaines de pieds à ½ heure de Toulouse, je pense que ça doit alimenter en herbe. (...) On est sur 300-400 pieds par serre et il peut y avoir plusieurs serres sur une même propriété ».

Deux situations sont bien documentées par le GFR, une en Ariège, l'autre dans le Gers, en zone rurale. Pour cet observateur, « en l'occurrence sur l'Ariège, ça a démarré de manière un peu surprenante, parce qu'on était sur des individus d'origine nord-africaine, qui initialement étaient suivis pour radicalisation, et puis au fur et à mesure les services de police se sont rendu compte que c'était pas forcément des gens très intéressants à travailler sur ce volet-là et donc la gendarmerie en revanche, dans le cadre du suivi de ces individus, ils avaient laissé une petite activité de trafic. C'est la gendarmerie qui a été saisie du volet trafic et c'est comme ça qu'on a réussi à remonter. C'est des gens qui n'avaient pas d'activité déclarée, qui étaient propriétaires d'une petite maison dans un petit village ariégeois, et puis plus loin perdus à l'écart, ils avaient une activité de culture de cannabis sous serre avec tout ce qui va bien ».

Les zones périphériques sont les plus adaptées pour développer ces types de culture. Il apparaît clairement que le niveau de production n'alimente pas que le marché de proximité mais joue un rôle dans la disponibilité de ce produit jusqu'à Toulouse. Aucun lien direct n'a été fait avec les plateformes de revente au sein des QPV.

⁹ TREND 2013-2017 et enquête spécifique : « Les conduites addictives dans les quartiers du Grand Mirail »

- **Ce qu'en dit l'ethnographie : pas grand-chose...**

Au sein de l'espace festif, le cannabis est largement consommé. Toutefois, l'usage est observé plus particulièrement en soirée trance et en soirée acid core. Peu d'éléments sur ce produit ressortent des différents terrains ethnographiques.

Un usager évoluant dans le milieu hardcore décrit des consommations de cannabis avec son groupe de pairs durant « l'apéro », dans une recherche de sensation de bien-être et en « after » d'une soirée hardcore en club, « pour se calmer, se poser ».

Si le cannabis est repéré sur la période été-automne 2018, particulièrement en free party, peu d'éléments sur ce produit ressortent des différents terrains ethnographiques.

Début novembre, à la saison des récoltes, un observateur en free party relève une plus grande disponibilité et accessibilité du cannabis en herbe :

« Là, ce que j'ai remarqué, c'était plutôt au niveau du cannabis, moi je ne connais pas trop, je ne fume pas trop mais on m'a dit que c'était la saison. Non mais le nombre de fois où on m'a demandé si je voulais de la weed, surtout de la weed, pas de shit du tout mais en plus à des prix très bas, très bas parce que je pense qu'il y en a qui voulaient vraiment la vendre donc là c'était impressionnant ».

Au sein de l'espace urbain, la disponibilité est forte et l'accessibilité est très simple. Les prix repérés sont en moyenne de 5 € le g pour la résine et 6 € le g pour l'herbe.

Parmi les personnes interrogées, les usagers de cannabis sont tous dans un usage quotidien et dans une recherche d'effet défonce/détente. Essentiellement fumé, seul un usager rencontré dans le cadre de l'ethnographie déclare consommer également en douille avec un bang.

Parmi l'ensemble des produits évoqués, le cannabis est celui qui est consommé le plus en collectif.

Les observateurs décrivent une forte présence de ce produit mais finalement les éléments de description sont assez pauvres. Ceci s'explique sûrement par une banalisation du phénomène.

- **Un trafic inscrit dans les réseaux criminels**

Pour cet OPJ de la brigade des stupéfiants, la criminalisation du trafic pose de nombreux problèmes dans le démantèlement.

« Il y a des emblématiques effectivement et quand on arrive à les faire tomber, comme on n'arrive pas à couper toutes les branches, ça peut repartir aussi de là et puis, certains continuent leur business, à faire faire leur business quand ils sont en prison par l'intermédiaire de lieutenants qui sont dehors. (...)

Un gars qui arrive en prison, normalement dans les 2h, il a un téléphone donc s'il est chef de réseau, il continue (...) C'est un chef de réseau qui occupe la zone et qui a des contacts partout avec des pointeurs d'argent, avec la zone de production, avec les gens qui font les go-fast, en tout cas qui ramènent le produit en France et avec la distribution. Donc il n'y en a pas des milliers qu'on interpelle, mais parfois quand on en attrape un, depuis la prison il continue de gérer son business. Et ce n'est pas un chef de réseau qui va gérer tout le trafic toulousain, lui il est chef de son réseau ».

Notons la place plus importante du quartier des Izards dans le trafic à Toulouse. Pour le vice-procureur « c'est le secteur des Izards avec plusieurs groupes qui ont pris le marché, a priori au moins deux, qui se partagent ce marché et c'est vraiment ce secteur qui a le plus gros chiffre d'affaires en matière de revente de produits stupéfiants, près de vingt-mille euros la journée ».

Notons que si le cannabis est le produit principal dans ces trafics, les systèmes d'offre initialement organisés autour du cannabis proposent tous les produits. Il en est de même pour les réseaux intermédiaires. Pour ce policier, « c'est une nourrice, ce n'était pas au Mirail, je crois que c'était dans un secteur plus banal. Et effectivement, il y avait un large éventail de produits, ce qui est assez rare. Pour vous dire, j'ai rarement vu... encore que si, ça peut arriver, mais là, effectivement, il y avait un large éventail de produits ».

Une tendance semble apparaître concernant l'offre de différents produits (cocaïne, MDMA, plus rarement héroïne) au sein de réseaux initialement centrés sur le cannabis. Ceci se retrouve sur les lieux de vente au sein des QPV mais plus récemment lors d'interpellations de « nourrices », phénomène jusqu'alors non repéré.

- **Trois fois plus de THC qu'il y a six ans**

Pour le laboratoire de police scientifique, « *ce sont des graines sélectionnées qui donnent des plants qui sont moins gros en taille donc ils arrivent à concentrer les têtes, donc c'est vraiment du concentré de THC et là, on est entre 30 et 35% actuellement, aussi bien sur l'herbe que la résine. A un moment donné, on avait plus de teneur pour l'herbe et on a des résines de plus en plus concentrées. Pour la nouveauté, les plaquettes avant, il y avait des estampilles avec des machines. Maintenant c'est photocopie couleur de l'étiquette qu'ils scotchent sur les tablettes de cannabis. On a des logos, c'est plus des estampilles, c'est carrément des étiquettes colorées, il y a la feuille de cannabis et des logos. Soit c'est des enseignes connues, soit des publicités internet. Avec une résine très collante* ».

La présentation de ces produits, leur aspect, et leur marketing sont décrits par tous les observateurs rapportant des informations au sein des QPV. La tendance à la hausse des concentrations de THC perdure avec une forme de plafonnement aux alentours de 30%. Ce taux est 2 à 3 fois supérieur à celui décrit il y a 6 ans par les mêmes acteurs.

Un semi-grossiste indique que les plaquettes décrites plus haut sont reconditionnées en plus petit format pour la vente et perdent en teneur par séchage. Cette érosion de la teneur est faible car le produit est rapidement vendu et l'ensemble des usagers interrogés sur la résine décrivent des produits « souples », concentrés et efficaces en termes de modification des états de conscience.

- **Les femmes enceintes, une population concernée mal repérée**

La taille du phénomène épidémiologique est d'une telle importance qu'apparaissent clairement des profils multiples allant du collégien, au père de famille inséré, en passant par le toxicomane en grande précarité. Les données concernant les contrôles routiers transmises par le GFR confirment encore une fois si nécessaire ce phénomène.

L'équipe de liaison du CHU intervenant en périnatalité repère pour l'année 2018, 120 femmes enceintes consommatrices de cannabis. Notons qu'au-delà du volume, jusqu'à ce travail réalisé cette année, les professionnels de cet établissement ne repéraient pas ou rarement ces situations. La déclaration spontanée de la consommation de cannabis d'une future mère n'est pas si facile, comme pour toutes les drogues par ailleurs. Apparaît là encore, la nécessité de former les professionnels de santé au repérage et particulièrement sur le cannabis étant donné le volume de personnes concernées.

- **Mode de consommation : avant et après la fête**

Les modes de consommation de cannabis n'évoluent pas. Notons toutefois que son utilisation dans des phases de redescende suite à la consommation d'alcool et de cocaïne apparaît à plusieurs reprises dans le recueil.

Durant les temps festifs, le cannabis est un produit de début de soirée et de fin de soirée. Pour cet observateur, « *le cannabis, c'est pas un truc pour faire la fête, c'est d'autres prods, par contre en fin de soirée ou à l'apéro ça fume pas mal* ». Si le cannabis de l'apéro s'inscrit dans une fonction de modification de conscience, celui de l'after agit comme régulateur de la fête et d'autres usages, souvent comme aide à l'endormissement.

- **Des problèmes de santé non repérés par les usagers**

Deux formes de profils cliniques sont repérées dans CSAPA en 2018 dans la continuité des observations antérieures.

La première concerne des personnes en situation de polytoxicomanie où le cannabis joue un rôle non négligeable dans le maintien dans la dépendance. Alcool, médicaments psychotropes et cannabis s'inscrivent dans une quotidienneté d'usage que ce soit pour des personnes précaires mais aussi insérées. Les autres consommations de psychotropes sont opportunistes. Dans ce tableau, les dommages addictifs en lien avec le cannabis sont fortement sous-estimés par les personnes concernées alors que les professionnels observent clairement leurs impacts sur la santé.

L'autre figure est en lien avec la consommation compulsive. Pour ce professionnel, « *ce que je remarque, les gens que je reçois, ce sont beaucoup de gens qui ont des consommations massives de cannabis (...) dix à quinze joints par jour* ». Là encore, les professionnels constatent que la démarche de soin n'est pas initiée sur cette question par les personnes. Ce même professionnel constate comme la majorité des cliniciens rencontrés que « *ce sont des rendez-vous qui sont contraints parce que c'est souvent des ordres de justice. Après, ça n'empêche pas effectivement les gens de s'inscrire dans le soin* ».

Au-delà de la dimension du phénomène, des conséquences en lien avec le trafic, le problème principal concernant les usages des cannabis, c'est la grande difficulté que les usagers, et ce quel que soit leur profil clinique ou leur mode de consommation, ont à identifier les risques mais surtout les dommages de leur consommation. Ne pas identifier les dommages complexifie la démarche d'aller vers le soin.

HÉROÏNE

● Des caractéristiques du produit variables selon les modes d'approvisionnement

L'héroïne la plus disponible à Toulouse est brune et décrite de moindre qualité par des usagers expérimentés. Les analyses réalisées par le laboratoire de police en 2018 indiquent une héroïne peu concentrée, entre 8 et 10%. Les observations ethnographiques et en CAARUD réaffirment l'accès à de l'héroïne de bonne qualité pour des usagers expérimentés, majoritairement via des réseaux de pairs qui en ramènent régulièrement du Nord via la Hollande. Des petites filières d'usagers-revendeurs d'héroïne en provenance d'Espagne sont également évoquées par des observateurs mais de manière plus marginale (CAARUD et GFR).

Selon l'ethnographie, les allers-retours des usagers/revendeurs dans le Nord pour l'approvisionnement en héroïne se font majoritairement en transportant de petites quantités, 200 ou 300g. Notons qu'un observateur relève à travers la presse locale, en octobre 2018, l'arrestation d'un homme dans le quartier de Bonnefoy qui avait 1kg d'héroïne en provenance du Nord dans sa voiture, destiné à la revente.

L'héroïne en provenance du Nord est décrite comme étant fortement concentrée et de ce fait, généralement coupée pour la revente.

Des observations ethnographiques font état de la disponibilité de temps en temps d'héroïne blanche en provenance du Nord. Du fait de sa rareté et de sa qualité du point de vue d'usagers expérimentés, « *tout le monde se jette dessus* » (un ethnographe).

Au printemps 2018, l'ethnographie fait remonter des plans via des réseaux de connaissances d'héroïne de bonne qualité en provenance de Lille, qui serait concentrée à 15%. Elle est décrite de couleur marron clair avec des petits points noirs.

● Confirmation de nouveaux modes de trafic : vers une plus grande disponibilité ?

Les deux lieux de vente signalés en 2016 et 2017 ont été marqués fin 2017 par des opérations policières entraînant leur fermeture. En 2018, une reprise d'activité de ces deux points de vente est décrite par des observateurs en CAARUD.

Plusieurs sources d'information indiquent en 2018, une réorganisation du trafic d'héroïne à Toulouse à travers principalement l'ouverture de marchés existants dans les quartiers du Mirail, à la vente de ce produit. L'offre habituelle de produits sur ces points de vente est tournée vers le cannabis et la cocaïne. En 2016, les prémisses de ce phénomène ont été décrits par des usagers selon lesquels des polyconsommateurs se procurant de la

cocaïne sur un point de vente dans le Grand Mirail et consommateurs d'héroïne ont sollicité des vendeurs pour fournir également ce produit.

Un acteur de l'application de la loi : (...) *il y a cette saisie multiproduits qui m'a un peu étonné (...) où sur un point du Mirail, on a découvert de l'héroïne. Ce qui n'était pas du tout la norme des trafiquants du Mirail. (...) Alors on a fait, on a dû interpellé le vendeur et on a trouvé 25 pochons d'héroïne. Mais voilà, ça me semblait significatif. Ça m'a semblé significatif en me disant « tiens, c'est quand même pas normal ». En tout cas, on n'a pas été habitué à ça ».*

En 2018, si la disponibilité de l'héroïne semble globalement en progression, le trafic d'héroïne occupe au niveau local une place bien moins importante que celui du cannabis et de la cocaïne (membres du GFR).

● **Stabilité des prix**

Essentiellement présente dans l'espace urbain, l'héroïne est décrite comme disponible et accessible.

Le prix au g varie entre 40 et 80€ avec un prix courant à 50€. Le prix du demi g est à 30€ environ.

Des acteurs de la répression soulignent que si la vente d'héroïne se fait majoritairement au g, la vente de 20€ tend à se développer sur le site tandis qu'elle est pratique courante dans le Nord. Le produit est ainsi accessible aux plus faibles revenus ; 20 € d'héroïne équivalant à un peu moins d'un demi g.

Un acteur de la brigade des stupéfiants : « *Ils se sont simplifiés le travail. C'est plus facile de dire je te vends 20 € qu'un gramme, 35€. Le client est perdant, mais bon (...) Ils ont des petites doses qui sont prêtes. Ça vient du cannabis cette tendance, parce qu'avant on parlait de barrettes, c'était livré sous forme de barrette et on parle de 20 €. Parce que c'est plus pratique pour leur comptabilité, c'est juste ça ».* Enfin, l'accessibilité d'un usager à de l'héroïne en provenance du Nord, réputée de meilleure qualité que celle circulant sur Toulouse, est toute relative, dépendant des possibilités de l'usager de mobiliser un réseau de pairs, plus ou moins proche.

● **Pas d'évolution nette autour de la consommation de ce produit**

Fin 2015, les observations ethnographiques soulevaient une recrudescence de discours d'usagers expérimentés faisant état de la « bonne qualité » de l'héroïne en circulation sur le site. En 2016, cette observation était confirmée par des intervenants en CAARUD, des acteurs de la prise en charge en CSAPA ainsi que par des professionnels du laboratoire de police. Pour la première fois, des analyses d'échantillons d'héroïne saisie faisaient état de teneur à 41% et 61%.

Enfin, en 2016 et 2017, l'ouverture inédite de deux lieux de vente dans l'espace « public » était observée.

Autant d'éléments qui laissaient penser à une évolution vers « un frémissement autour de ce produit ».

Les informations recueillies en 2018 vont à contre-courant de cette tendance.

En effet, peu de citations sur ce produit ressortent des diverses sources d'information.

Les intervenants en CAARUD et les acteurs de la prise en charge en CSAPA indiquent que des consommations d'héroïne reviennent peu chez les usagers/patients fréquentant les services.

Les profils d'usagers concernés par des consommations d'héroïne sont décrits par les observateurs, principalement comme en étant sous TSO ou consommant des MSO.

De manière unanime pour les différents acteurs de l'addictologie (dont les acteurs de la RDRD) ainsi que pour les observateurs de l'ethnographie, les consommations d'héroïne chez ces profils d'usagers ne sont pas quotidiennes mais ponctuelles.

Précisons que les éléments de caractérisation des profils sociaux des usagers sont insuffisants pour être développés.

Des intervenants en CAARUD décrivent un usage opportuniste d'héroïne chez des usagers sous TSO : « *c'est quand ils en ont* », « *c'est l'opportunité qui fait l'usage* ».

Un médecin psychiatre addictologue en CSAPA : « *Non, non, on a eu quelques patients qui continuent de consommer de l'héroïne sous traitement de méthadone, mais ça reste assez ponctuel. Ça reste quelques patients, il n'y a pas eu de phénomène* ».

Les modalités d'usage principales selon les intervenants en CAARUD et les observateurs de l'ethnographie sont la forme fumée et l'injection (absence de données sur les modes d'administration dans le recueil auprès des acteurs du sanitaire).

Au vu de la moindre qualité du produit disponible sur Toulouse, des observateurs de l'ethnographie soulèvent que bon nombre d'usagers d'héroïne ont arrêté d'en consommer et se tournent préférentiellement vers la consommation de MSO, du Skénan ou de la Méthadone.

De manière liée, des acteurs de la prise en charge dans un CSAPA relèvent que les patients sous TSO consomment davantage du Skénan que de l'héroïne : « *Héro non mais Skénan. Du Skénan oui, plus que de l'héro. Mais après l'héro, ils n'en parlent pas trop* » (médecin addictologue).

Si la qualification des profils sociaux des usagers d'héroïne n'est possible ici, soulignons néanmoins que deux sources d'information différentes -intervenants dans un CAARUD et professionnels de santé dans un CSAPA- décrivent en 2018 une plus grande visibilité d'usagers/patients des pays de l'Est, consommateurs d'héroïne et/ou de médicaments opiacés.

Les intervenants en CAARUD constatent qu'une petite dizaine d'hommes des Pays de l'Est, Bulgares ou Géorgiens, usagers d'héroïne, viennent chercher de l'acide ascorbique. Pour les intervenants, ces profils d'usagers représentent un public émergent.

Si ces usagers parlent de leurs consommations d'héroïne, la barrière de la langue ne permet pas aux intervenants d'aller plus loin. Ils ne connaissent pas précisément leurs conditions de vie.

Les acteurs de la prise en charge en CSAPA décrivent quant à eux, une augmentation de patients Géorgiens en difficulté avec leurs consommations d'héroïne ou de MSO (Méthadone/ Subutex).

Un médecin psychiatre addictologue : "on a un phénomène qui s'est confirmé cette année, c'est qu'on a énormément de patients Géorgiens soit qui prennent de la méthadone à la rue, soit qu'on met sous méthadone pour des prises de Buprénorphine en snif ou injecté et c'est des patients... ça, on en a de plus en plus, ça continue de se confirmer, on a une arrivée de Géorgiens dépendants soit à l'héroïne, soit au Subutex qui se confirme ».

COCAÏNE

● L'importance de l'importation de cocaïne en provenance de Guyane

De manière unanime parmi les membres du GFR, la cocaïne est toujours fortement disponible sur le site.

À l'œuvre de manière claire depuis 2016, l'importation directe de cocaïne d'Amérique du Sud et plus particulièrement de la Guyane reste importante en 2018.

Les acteurs de la répression et de l'application de la loi relèvent en 2018 « une explosion en série » des mules sur le territoire national, « *partout où il y a une communauté guyanaise assez forte qui s'est implantée* », explique un membre de la brigade des stupéfiants.

Toulouse, selon ces mêmes acteurs.

Un acteur de l'application de la loi, faisant référence à un rapport national de la police judiciaire indique que Toulouse constitue la principale ville de province pour l'arrivée des mules : « *Elles passent forcément par Orly-Roissy mais alors leurs chiffres étaient un peu curieux, ils expliquaient que pour l'année 2018, il y avait eu 18 mules interpellées pour Toulouse. Ça me paraît faible (...). Je pense qu'on est au-dessus de ça mais en tout cas, à considérer que leurs chiffres sont exacts, les autres villes de province sont à 15, 14, 12, 16. Toulouse, c'est la ville n°1 pour l'arrivée de la cocaïne guyanaise, enfin en tout cas, la cocaïne via la Guyane. Et ça, ça ne faisait que confirmer...* ».

Des professionnels de service de police précisent que les quantités de cocaïne transportées par cocons ingérés ne sont pas de grosses quantités, une mule pouvant transporter environ 800g.

Comme décrit dès 2016, ce nouveau mode d'importation directe a un impact à la hausse sur les teneurs des produits en circulation à Toulouse. Les analyses réalisées par le laboratoire de police en 2018 sur des saisies de cocons ingérés font toujours état de forts taux de concentration. Une professionnelle de ce service : « *C'est des cocons de 10g à peu près et toujours la même composition : 75% de cocaïne, 10% de benzène* ». Les analyses réalisées dans le cadre du dispositif SINTES situent les niveaux de concentration au-delà de 70%.

Si l'importation directe de cocaïne provient principalement de la Guyane, signalons qu'un acteur de l'application de loi fait état en 2018 de quelques affaires sur des mules en provenance du Brésil (dont la plus récente concernait une femme transportant 4kg de cocaïne dans la valise).

● **Des saisies régulières en petites quantités dans les quartiers**

En 2018, les services de police font état d'une importante saisie auprès d'un camionneur qui transportait 650 kg de cocaïne. En routine, ces mêmes acteurs indiquent une tendance vers des saisies dans les quartiers par les effectifs de voie publique non nécessairement en grosses quantités mais régulières.

Un professionnel des services de police : « *Il peut y avoir des quantités qui apparaissent qui ne sont pas grosses en soi, mais elles sont régulières, sur des saisies de 10, 20, 30g de cocaïne par les effectifs de voie publique (...) Chose qui était très très exceptionnelle il y a quelques années, maintenant ne devient pas rare. Ce n'est pas forcément des grosses quantités* ».

● **De la vente du cannabis à la vente de cocaïne**

En 2018, différentes sources d'informations indiquent que la tendance se poursuit sur l'offre de cocaïne sur des lieux de vente historiquement tournés vers la vente de cannabis.

Un acteur de la répression : « *Il y a des lieux de vente historiques du cannabis qui sont revendiqués, qui sont même sur les réseaux sociaux, il y a de la publicité, il y a du marketing qui est fait. Mais sur ces lieux de vente du cannabis se vend aussi de la cocaïne. Maintenant, c'est multi-produits (...) Ça peut arriver quand même qu'ils aient des approvisionnements pour la cocaïne et pour le cannabis qui soient différents, qu'ils recoupent et qu'eux après se chargent d'écouler. C'est sûr, c'est des phénomènes qu'on n'observait pas il y a quelques années, souvent il y a des endroits spécifiques* ».

● **Des ramifications du marché dans le département du Tarn**

Enfin, il est à souligner que des professionnels des services de police et de gendarmerie constatent en 2018, une plus grande visibilité de la disponibilité de cocaïne dans des petites villes du Tarn, département voisin de la Haute-Garonne. Un professionnel de service de police : « *Ce qu'on a constaté aussi, c'est un éloignement justement de la localisation des affaires où on rencontre de la cocaïne, dans les petites villes comme Carmaux ou des villes comme ça où on n'avait pas forcément ce type de produits et on commence à en rencontrer sur des contrôles, sur des accidents de la route* ».

Pour un acteur de l'application, la disponibilité de la cocaïne sur Toulouse est telle qu'on observe des ramifications du marché dans ce département voisin : « *C'est une influence de la métropole toulousaine (...) comme je l'ai entendu dire, le marché toulousain est saturé, du coup, on va voir des villes qui sont à proximité* ».

● **Poursuite de la vente en petites quantités et variabilité de la quantité réelle vendue**

Les différentes sources d'information font état d'une forte disponibilité et accessibilité du produit, tant dans l'espace urbain que dans l'espace festif.

Une large diffusion du produit est en effet observée dans les différents milieux de la musique électronique. La vente de cocaïne est majoritairement décrite sur les parkings ou à l'extérieur des établissements lors d'événements festifs. Pour preuve, tous les relevés ethnographiques relèvent la présence de consommation de cocaïne. Ce phénomène est spécifique car même pour le cannabis et la MDMA, nous n'avons pas ce niveau de citations systématique.

Dans l'espace urbain, différentes sources d'information décrivent une forte disponibilité et accessibilité du produit dans les quartiers du Mirail ainsi que dans les quartiers Nord.

La cocaïne disponible sur le site est majoritairement qualifiée par des usagers de bonne qualité ou de très bonne qualité, particulièrement dans les quartiers du Mirail où le produit serait plus concentré que sur les autres lieux de vente.

Les prix varient entre 50 et 80€ le g avec un prix courant à 80€. Le prix du demi-gramme est à 30€ environ.

Le produit est ainsi accessible aux plus faibles revenus. Des intervenants en CAARUD soulèvent que chez les usagers les plus précaires, « *toutes les ressources y passent en début de mois* » et pour bon nombre d'entre eux, la manche permet ensuite de continuer à accéder au produit.

Des observateurs de l'ethnographie et des intervenants en CAARUD constatent en 2018 une augmentation de la vente en demi-gramme et en 1/4g pour 20€.

Une observatrice : « *Ils vendent de plus en plus petit aussi pour en vendre plus je pense de toute manière, moins c'est cher, plus tu consommes, tu y vas plus souvent, au final tu consommes plus. Il y en a pas mal qui achètent le demi* ».

Un intervenant en CAARUD : « *Maintenant, ils font des 20 balles* ».

Ces mêmes observateurs ont des remontées d'usagers d'un écart entre la quantité vendue affichée et la quantité réelle, particulièrement sur la vente de demi et de ¼ de g. Pour des usagers, le ¼ de g par exemple correspond en réalité à 0,20g. Un intervenant en CAARUD : « *(...) avec un demi, les usagers s'aperçoivent rapidement qu'il n'y est pas tout à fait* ».

● **Pas de marché de galettes de crack observé sur le site**

Observateurs de l'ethnographie et intervenants en CAARUD s'accordent à dire qu'il n'y a priori pas de marché de galettes de crack à Toulouse. Les usagers achètent la cocaïne et la basent eux-mêmes pour pouvoir la fumer.

Néanmoins, deux signaux vont dans le sens d'un micro-traffic de galettes de crack sur le site.

Des intervenants d'un CAARUD décrivent en tant qu'épiphénomène, des vendeurs qui achètent des galettes à Paris et les revendent à Toulouse et/ou échangent des boîtes de Skenan contre des galettes.

Par ailleurs, un médecin addictologue en ELSA en milieu psychiatrique a des remontées d'usagers d'une disponibilité de galettes : « *Ce qui se dit pas mal, c'est qu'elle est vendue déjà plutôt sous forme de galette, elle est déjà préparée* ».

● **Une augmentation des consommations de cocaïne par voie fumée**

En 2018, parmi les différentes sources d'information, on observe un nombre plus important de discours faisant état d'usage de cocaïne basée chez différents profils d'usagers.

Si l'usage de cocaïne par voie sniffée est très présent au sein des différents milieux festifs investigués, l'usage de cocaïne basée n'est pas repéré dans ces espaces.

Néanmoins, un observateur relève parfois cet usage en after : « *En after ça peut arriver, j'en connais et c'est vraiment des gens particuliers (...) C'est pas le milieu en fait. Moi, je sais que dans mon groupe, personne ne le fait ; par contre des gens plus âgés, ça fait longtemps qu'ils sont dans le milieu, qui ont d'autres potes aussi, eux ils basent par moments tu vois* ».

Les intervenants des CAARUD constatent une augmentation de l'usage de cocaïne basée chez les personnes accueillies, qui peuvent être par ailleurs usagères de cocaïne par voie injectable.

Précisons que le basage de la cocaïne par les usagers est décrit par les intervenants des CAARUD et par l'ethnographie comme se faisant majoritairement à l'ammoniaque.

L'un des services relève clairement en 2018 une augmentation de personnes usagères de crack et pour la première fois, une visibilité chez quelques usagers du basage de cocaïne devant la structure.

La visibilité des usages devant la structure est également soulevée, à travers les pipes à crack.

Une intervenante : « *Aujourd'hui, les gens ont parfois la pipe à crack à la main, un peu comme une cigarette ; comme le produit reste, ils la rallument un peu tous les quarts d'heure* ».

L'autre service constate une tendance à l'augmentation des sessions de consommation de crack chez des usagers, sans savoir si leur usage est continu, ainsi que la venue de nouveaux usagers décrits comme très insérés, qui viennent chercher du matériel pour leur consommation de crack.

L'ethnographie soulève quant à elle parmi des usagers injecteurs de cocaïne interrogés (majoritairement injecteurs ou anciens injecteurs de Subutex et/ou de Skenan), la récurrence de l'alternance entre la voie injectée et la voie fumée en fonction de l'état des veines.

À la marge, soulignons que des intervenants en CAARUD indiquent la pratique d'injection de crack chez quelques usagers.

Des professionnels des services de soins médico-sociaux et sanitaires constatent également une tendance vers l'augmentation de l'usage de cocaïne basée parmi les personnes accompagnées. Pour un médecin addictologue en ELSA en milieu psychiatrique, si la récurrence des consommations de cocaïne parmi les patients est observée depuis plusieurs années, l'usage par voie fumée constitue un phénomène émergent en 2018.

Pour un autre médecin addictologue en CSAPA, la consommation de cocaïne basée tend à se généraliser, au-delà de la figure des « crackers » en situation de précarité : « *Il y a les consommateurs injecteurs qui sont dans des circuits de vie un peu compliqués ou de précarité et à côté de ça, peut être des sniffeurs qui apprennent à baser, qui sniffent pendant plusieurs années dans un contexte festif sans faire plus de contrôle et qui le jour où ils apprennent à baser finalement, ils sont... (...) Ça se généralise de plus en plus en fait puisqu'avant on avait l'impression que quand on parlait du crack, c'était vraiment dans les milieux très précaires, à Paris* ».

Enfin, un autre médecin addictologue en CSAPA décrit un profil de patients polyconsommateurs, consommant de la cocaïne basée en mode festif et se situant actuellement dans la gestion de l'usage : « *J'ai l'impression qu'ils ont l'air de le gérer, alors je ne sais pas combien de temps ils vont le gérer (...) Le problème financier n'est pas un problème. Ils le font pour faire la fête, ils le font pour se défoncer peut-être mais c'est recherché. Le reste, ils ont l'air de dire, je suis au courant* ».

● **Désignations et représentations du produit : la cocaïne basée ou « la base » mais pas de crack**

Qu'ils soient usagers d'un CAARUD et/ou patients suivis par des services de soins médico-sociaux, on observe de manière notable à travers l'ensemble des éléments recueillis auprès des différents intervenants que les usagers de cocaïne par voie fumée ne désignent pas le produit qu'ils consomment par du « crack » mais par la « cocaïne basée » ou par « la base ».

Des intervenants d'un CAARUD ont l'impression que les usagers « refusent d'admettre » que baser la cocaïne équivaut à fumer du crack ; « *comme une barrière qu'ils ne veulent pas franchir* » explique un intervenant. Consommer du crack étant connoté péjorativement, renvoyant dans les représentations sociales, y compris de celles d'usagers de cocaïne basée vraisemblablement, à une pratique toxicomaniaque.

Pour un non usager de cocaïne basée mais usager régulier de cocaïne par voie sniffée en milieu festif, la consommation de crack est perçue comme « malsaine », relevant de l'addiction : « *ça renvoie aux bas-fonds* » (ethnographie).

Pour des intervenants de l'autre CAARUD, si les usagers de cocaïne par voie fumée désignent le produit qu'ils consomment par « la base », ils ont davantage conscience que par le passé, que « la base » équivaut au crack.

Enfin, un médecin addictologue en ELSA en milieu psychiatrique relève chez plusieurs patients une représentation de la cocaïne basée comme un bon produit : « *Les conséquences somatiques, ils ne les repèrent pas tellement. Ils pensent en fait que c'est vraiment un bon produit pour eux. Beaucoup. Encore ce matin, une jeune femme me disait : j'ai commencé à baser, parce que c'est plus pur finalement, donc c'est mieux, ce sera moins coupé. Il y a cette idée aussi de la recherche de pureté, mais comme si quelque part, ils avaient envie de prendre soin d'eux en faisant comme ça* ».

● Stabilité des demandes de prise en charge spécifique dans les centres de soins

En 2018, les demandes de prise en charge spécifique par rapport à un usage problématique de cocaïne ne semblent pas avoir explosé mais restent stables pour des acteurs des services de soins médico-sociaux et sanitaires. Les profils d'usagers de cocaïne en demande d'accompagnement sont décrits comme étant majoritairement des patients insérés voire très insérés.

Les conséquences sociales des consommations, particulièrement sur le plan financier constituent souvent pour ces profils d'usagers un facteur de recours à des professionnels de l'addictologie.

Un médecin addictologue en CSAPA : « *En général, on a à la fois des personnes qui viennent pour des demandes spécifiques vis-à-vis de la cocaïne. Mais ça, ça c'est plutôt stable (...) les patients qui viennent nous solliciter pour leur dépendance à la cocaïne, principalement c'est plutôt des profils bien insérés, mais des gens qui ont des difficultés financières liées à leur consommation* ».

Un autre médecin addictologue en CSAPA : « *Il y a souvent la pression financière. Le facteur motivationnel du conjoint, c'est le compte en banque qui se vide parce qu'il y a des dépenses importantes* ».

Enfin, un médecin addictologue au CHU décrit parmi ses patients, des profils très insérés, dans des pratiques de Chemsex, pour qui la consommation régulière de cocaïne représente un budget très important. Exemples de profils de patients suivis : « (...) *Lui, c'est un médecin, son copain est architecte ou chef d'entreprise et leurs dépenses de consommation de cocaïne plus de cathinones, d'alcool et tout ça, c'était chiffré à 7000€ par mois* ».

Un autre patient, haut cadre dans l'administration : « (...) *C'est un mec qui gagne 10-12 000€ par mois. Il dit, je mets à peu près 3 000 € par mois pour consommer. Donc ce n'est pas que des gens de la rue* ».

Dans un autre contexte que celui d'une demande d'accompagnement par rapport à un usage problématique de cocaïne, un médecin addictologue en ELSA en milieu psychiatrique relève en 2018, dans la continuité de 2017, une accessibilité importante au produit et un nombre important d'usagers chez une diversité de patients hospitalisés.

Parmi eux, notons la description d'un usage de cocaïne à des fins d'efficacité sociale chez un patient par rapport à sa pathologie psychiatrique et des consommations importantes de cannabis :

« (...) *dans la mesure où il y a plus de propositions, ce sont des gens qui prennent de la cocaïne en automédication. Ce matin, le profil c'était utilisation par rapport à la pathologie et/ou par rapport à ces prises de cannabis importantes, en fait l'utilisation de la cocaïne, au lieu d'utiliser le cannabis en descente de la cocaïne, c'est le contraire. C'est utilisation de la cocaïne pour se stimuler de façon différente des effets du cannabis qui sont eux plutôt apaisants. Là, c'est dans le cadre d'une schizophrénie plutôt sur un versant déficitaire en plus* ».

● Visibilité plus importante des dommages chez des usagers polyconsommateurs/patients sous TSO

En 2018, plusieurs acteurs de l'addictologie et des intervenants en CAARUD constatent une plus grande visibilité d'usages problématiques de cocaïne par voie injectée et/ou fumée chez des usagers polyconsommateurs et des patients sous TSO.

En effet, des acteurs des services de soins médico-sociaux font état d'une augmentation d'usages problématiques de cocaïne chez des patients suivis pour leur TSO, décrits comme étant majoritairement en situation de précarité. Une augmentation qui amène un médecin addictologue en CSAPA à parler d'une tendance vers un transfert d'addiction sur la cocaïne chez ces profils :

« *Du fait de la présence très importante de cocaïne sur Toulouse, moi j'ai l'impression qu'il y a de plus en plus de transferts d'addiction sur la cocaïne pour les personnes par exemple qu'on va aider par rapport aux opiacés ou à d'autres produits, mais principalement pour les opiacés avec un transfert... (...) Mais souvent, ils sont sous TSO, parce qu'ils consomment de l'héroïne, ils ne font que ça. Ils deviennent consommateurs de cocaïne à partir du moment où ils prennent des substituts aux opiacés* ».

Pour un autre médecin addictologue en CSAPA : « (...) *c'est vraiment la cocaïne qui devient un problème majeur pour énormément de nos patients avec un accès extrêmement facile à la cocaïne, des prises très très régulières,*

des sollicitations, vraiment ils n'arrivent plus à s'arrêter et on a vraiment un gros problème avec la cocaïne. Avec des sevrages pour ça (...) Mais c'est surtout chez nos patients polytoxicomanes ou dépendants de l'héroïne et qui sont sous traitement de substitution, ils sont de plus en plus en difficulté avec leur consommation de cocaïne ». L'accompagnement clinique de ces profils de patients, souvent injecteurs, est décrit par les médecins addictologues en présence comme tourné vers la RDRD en s'évertuant à les amener vers une consommation de cocaïne sinon par voie sniffée, du moins par voie fumée.

Des intervenants d'un CAARUD -qui compte parmi sa file active, 70% de personnes injectrices de cocaïne dans le cadre d'une consommation en extra ou en produit principal - observent en 2018, une augmentation sensible de la fréquence d'usage de cocaïne par voie injectée chez des personnes qui initialement consommaient « en extra ».

Par ailleurs, ces mêmes intervenants soulèvent en 2018, une apparition forte des conséquences de l'usage de cocaïne injectée ou basée chez des personnes accueillies dont la consommation du produit commence à avoir une antériorité dans leur parcours.

Les dommages psychologiques liés à la dépendance au produit sont mis en avant comme ayant des conséquences sanitaires et sociales importantes dans la vie de certains usagers. Il n'est pas rare pour ces acteurs de la RDRD d'observer qu'à partir d'un certain niveau de dépendance, des usagers consacrent toutes leurs ressources intellectuelles et matérielles dans le produit. Description de situations d'usagers qui sur la question du logement, en viennent à ne plus payer leur loyer, « sans même y réfléchir, où la vie est consacrée à la quête du produit ».

Ces mêmes intervenants observent des dommages physiques importants liés à l'injection chez quelques usagers. Exemple issu de l'ethnographie : S., 51 ans, ancienne injectrice de Subutex, aujourd'hui sous méthadone sirop, consomme de la cocaïne par voie injectée « pour le plaisir de la défonce ». Elle n'a plus de veines depuis longtemps, s'injecte actuellement sur le bras dans une plaie qui ne cicatrise jamais complètement. Schéma répétitif chez elle depuis plusieurs mois, plaie au bras, n'injecte pas pendant 1 semaine le temps d'une petite cicatrisation et réinjection dans la plaie. S. décrit que même si elle injecte dans une plaie, ça lui fait beaucoup d'effet.

MDMA

● Une forte disponibilité de comprimés d'ecstasy fortement dosés

La MDMA est toujours massivement consommée dans différents milieux de la musique électronique. Si les produits disponibles peuvent varier selon le style musical des soirées, à travers les différents relevés ethnographiques, la MDMA apparaît parmi les plus répandus.

En 2018, dans la continuité de ce qui a été décrit en 2016 et 2017, on observe d'une part une forte disponibilité de MDMA sous forme de comprimés d'ecstasy au détriment de sa forme cristal ou poudre et d'autre part, la disponibilité d'ecstasy toujours très concentrés.

En effet, des observateurs de l'ethnographie et des intervenants en CAARUD font état d'une forte disponibilité et accessibilité des comprimés d'ecstasy ; notamment dans le cadre de soirées en club, de par la simplicité de sa prise par voie orale. Un ethnographe : « il n'y a rien besoin de préparer et ça tient dans la poche ».

Par ailleurs, à travers des discours d'usagers, ces mêmes observateurs relèvent que les ecstasys qui circulent actuellement sur Toulouse sont toujours fortement concentrés ; décrits comme oscillant entre 200 et 260mg de teneur en MDMA.

Un constat confirmé par les analyses d'échantillons réalisées dans le cadre de SINTES. Soulignons que l'une d'entre elles, réalisée fin 2018 sur un comprimé, « Plata Plomo » pesant 483mg (non sécable) indiquait une teneur en MDMA de 275mg. L'ethnographe qui a réalisé la collecte en free party dans le Tarn : « Pour moi, c'est cet ecstasy là qui tourne sur Toulouse et il est vraiment fort, vraiment fort. Je l'ai déjà pris perso, après je ne vais

pas dire qu'il est mauvais mais il est vraiment fort (...) C'est le même qui circulait à une grosse soirée où j'avais trouvé les gens particulièrement déchirés à l'ecstasy ».

Au regard de leur forte concentration et de leur prix très accessible, le rapport prix/effets des ecstasy très concurrentiel pour les usagers est soulevé par les observateurs.

Si un délaissement par les usagers de la MDMA sous forme de cristaux ou de poudre est observée depuis 2 ans au profit de la forme comprimés, en 2018, elle est néanmoins décrite comme toujours disponible et accessible.

● **Pas d'éléments nouveaux sur le marché de la MDMA/ecstasy**

Désignation commune de la molécule parmi les usagers : « MD » et « tazz ».

Indépendamment des lieux des terrains ethnographiques, les prix sont les mêmes :

10€ le comprimé d'ecstasy/10€ le para et entre 40-50€ le g.

Les différentes modalités de micro-traffic

Selon les observateurs de l'ethnographie et des usagers, des comprimés d'ecstasy sont disponibles et accessibles sur les parkings de clubs lors de différentes soirées de musique électronique et/ou à l'intérieur des établissements. Un relevé ethnographique fait état par exemple, lors d'une soirée hardcore en club de la présence de quelques vendeurs sur la terrasse d'un club décrits comme ayant généralement un pochon d'une dizaine de comprimés qu'ils vendent « à droite à gauche », par « le bouche à oreille ».

L'accès à des ecstasys via des vendeurs en centre-ville est également décrit par les observateurs. Pour un ethnographe, des usagers achètent souvent en groupe, en petites quantités, dans la perspective de telle ou telle soirée. Ce même ethnographe décrit à travers des discours d'usagers, des « petits dealers » qui s'approvisionnent en Hollande et vendent ensuite à leurs contacts sur Toulouse. Un autre observateur décrit un usager-revendeur qui s'approvisionne en ecstasy à Carcassonne : achat de 100 comprimés à 70 cents la pièce, destiné à la revente sur Toulouse. Achat également de MDMA sous forme de poudre à Toulouse à 9€ le g à partir 20g.

Il se dit « harcelé par les grossistes » qui ont beaucoup de MDMA sous forme de poudre en stock ; en lien de son point de vue avec la préférence actuelle des usagers pour la forme comprimés.

Enfin, un observateur décrit également un approvisionnement en ecstasy sur Internet, en petites quantités : « *Après, ceux qui se fournissent sur Internet, ils ne vont pas acheter énormément. Les gens qui achètent sur Internet souvent, moi quand ils m'en parlent, c'est des gens qui s'y connaissent un peu en informatique et qui font livrer chez eux. Ils en achètent 100, ils en prennent juste pour eux, pour leurs potes* ».

Des signaux sur un potentiel approvisionnement d'usagers revendeurs auprès d'un même intermédiaire

Il est à souligner que durant l'hiver 2018, différents observateurs de l'ethnographie relèvent que les ecstasys disponibles sur Toulouse sont les mêmes d'un vendeur à l'autre, sur un cycle court de 15j à 1 mois environ. Ce qui laisse à penser pour l'un d'entre eux que « *les gens qui vendent, ils se fournissent à la même personne ou à peu près aux mêmes personnes qui font l'intermédiaire* ».

Enfin, signalons qu'un acteur de l'application de la loi indiquait début 2019 une saisie d'environ 200 grammes de MDMA dans le cadre d'une saisie multiproduits (cocaïne, héroïne et cannabis) à Toulouse.

● **La représentation de l'ecstasy comme un produit ludique**

D'un point de vue général, à la différence d'autres produits, la MDMA est une drogue perçue comme ne générant pas de dépendance, associée à une image festive et de non-dangerosité.

Pour plusieurs observateurs, le marketing existant sur l'aspect des comprimés d'ecstasy (logo, forme et couleur) constitue un facteur important de représentation des ecstasy comme un produit ludique, particulièrement chez les jeunes usagers, les moins initiés.

Un ethnographe : « (...) *le problème toujours avec ça, c'est le marketing, c'est-à-dire que la poudre ne se vend pas bien et que là les mecs, en se disant c'est un cachet avec une marque dessus, il y a marqué « warner bros », tu peux le manger à quatre, ça coûte 10 €, c'est un peu comme si c'était une pharmacie enfin voilà, c'est tout à fait accepté* ».

Notons qu'au début de l'été 2018, des observateurs et des usagers évoquaient des comprimés d'ecstasy circulant sur le marché avec la tête de Donald Trump ou de couleur dorée ou argentée.

L'importance du marketing sur les comprimés est décrite comme telle que pour des usagers, la reconnaissance du logo d'un ecstasy déjà pris et dont les effets étaient jugés positivement, constitue un critère d'achat et de consommation avec confiance.

Enfin, une banalisation de l'usage de MDMA/ecstasy chez des jeunes âgés entre 18 et 25 ans est soulevée par un observateur, en lien avec l'image festive et ludique de la molécule « (...) *en fait, c'est un produit moins lié à la cité, au grand banditisme que le cannabis ou la cocaïne* ».

● **Des usages récréatifs globalement raisonnés chez une diversité d'usagers**

Pour les différents observateurs de l'ethnographie, excepté chez des usagers décrits comme « les grands perchés », une grande majorité d'usagers d'ecstasy, au fait de leur forte concentration actuelle, fractionnent la prise par moitié ou par quart. Un observateur : « *Ils se le partagent ou ils prennent la moitié ou un quart. En entier en fait, ils sont trop forts ; les gens sont quand même au courant ou même limite, ils vont avoir peur, ouais je ne connais pas le taz, du coup je prends un quart, non ça va quand même en majorité* ». Cela témoigne d'une appropriation des messages de RDRD par le plus grand nombre.

Si une diversité de profils d'usagers de MDMA existe dans les différents milieux de la musique électronique, les différentes données ethnographiques décrivent majoritairement de jeunes usagers, majoritairement d'ecstasy, âgés entre 20 et 25 ans environ. Ils sont décrits comme pouvant être dans l'expérimentation de la musique électronique et/ou de produits ou comme étant affiliés à un courant musical et usagers expérimentés.

De plus, si les quantités consommées au cours d'un évènement festif varient d'un usager à l'autre, l'usage de la MDMA est récréatif, plus ou moins au service de la musique selon les usagers.

La consommation se fait principalement en groupe.

Enfin, des données ethnographiques indiquent que les usagers les moins initiés différencient la MDMA des ecstasys.

● **Des dommages liés à l'association avec l'alcool toujours observés**

La prédominance de l'usage de MDMA dans les évènements festifs électroniques se retrouvent dans les dommages qui apparaissent.

Si le fractionnement des prises de comprimés d'ecstasy semble majoritairement adopté par les usagers, l'ethnographie décrit des dommages chez des usagers de MDMA/ecstasy principalement liés au mélange avec l'alcool : « *Il y a toujours des gens qui sont en train de dormir entre guillemets ou ils vomissent un peu ; souvent c'est parce qu'ils ont pris des taz, ils mélangent avec l'alcool ou ils en prennent trop d'un coup ou ils prennent trop d'alcool, ils font un mélange* ».

Depuis plusieurs années, les dommages en lien avec la prise d'alcool et de MDMA sont repérés et décrits ; l'association des deux étant à l'origine de problèmes de santé tels que perte de connaissance et amnésies rétrogrades. Les effets délétères de cette association sont assez mal connus par les usagers à la différence de ceux issus de l'association cocaïne/alcool.

KÉTAMINE

● **Une disponibilité en augmentation et une plus large diffusion dans les espaces festifs**

En 2017, plusieurs signaux issus des observations ethnographiques en milieux festifs indiquaient une augmentation de la disponibilité de la kétamine. Par ailleurs, des éléments de terrain allaient dans le sens d'une

diffusion de ce produit du monde festif alternatif (le « milieu teuf ») au sein du monde festif électronique plus traditionnel que l'on retrouve en « clubs ».

En 2018, à travers différentes observations ethnographiques (intervenants en RDRD dans l'espace festif d'un CAARUD compris), cette tendance semble se confirmer.

Pour un ethnographe : « *Pour moi, je l'avais déjà dit l'année dernière, la kétamine est en recrudescence et pour moi, il y en a partout maintenant et c'est fortement apprécié. Mais je pense que ça fait déjà plusieurs années que c'est le cas. Elle est en expansion sur d'autres milieux que le milieu teuf ; en teuf, ça a toujours été le cas.* »

La consommation de kétamine se retrouvant « traditionnellement » au sein de l'espace festif alternatif « des teufs » ou free parties et étant réservée au départ des investigations TREND à des cercles d'initiés polyconsommateurs.

Si l'accès à la kétamine est toujours décrit comme facilité en contexte de « teuf », des observateurs soulèvent aujourd'hui l'augmentation de la disponibilité et de l'accessibilité au produit lors de soirées de musique électronique en clubs ; particulièrement en soirées acid core et hardtek (nombre relativement important de citations).

À la marge, notons qu'un ethnographe fait état de la présence de kétamine durant l'hiver 2018, en soirée techno house et en soirée techno industrielle en clubs. L'ethnographe par rapport à la présence de kétamine en soirée techno house : « *Ce n'est pas répandu. Ça peut l'être mais dans des soirées plutôt acide core, ouais plutôt teufs, en avril il y en a partout.* »

Sur la période été-automne 2018, les relevés ethnographiques attestant de la présence de kétamine en milieux festifs sont plus nombreux que sur la période précédente. Nous pouvons faire l'hypothèse que cela est en partie dû à la période estivale et la réalisation de terrains ethnographiques en free party et dans des événements festifs en plein air avec une programmation de divers courants musicaux ; la diversité des publics amenant une plus grande diversité de produits disponibles dont la kétamine.

Plus largement, un ethnographe indique que la kétamine semble plus disponible et accessible sur Toulouse que dans d'autres grandes villes : « *Nous à Toulouse, vraiment il y a moyen d'en avoir assez facilement. Ça m'arrive d'aller dans pas mal de villes et à Bordeaux, tu as beau en chercher, tu ne vas pas en trouver ; à moins peut être de connaître. Et l'autre fois, je suis allé à St Etienne et des Lyonnais me disaient que pour eux, la kétamine pour en trouver c'est super difficile mais moi, j'ai l'impression qu'à Toulouse, c'est vraiment plus facile.* »

Enfin, si très peu de citations sur ce produit ressortent du recueil auprès des acteurs du sanitaire, soulignons que des professionnels d'un CSAPA (suivant majoritairement des patients pour leur TSO) ont eu des remontées de plusieurs patients d'une disponibilité importante de kétamine actuellement. Un médecin addictologue : « *Skénan. Kétamine aussi. Ils disent qu'il y a beaucoup de kétamine. Alors qu'on n'en entendait plus parler avec la cocaïne.* »

● Pas d'éléments nouveaux sur le marché de la kétamine

Désignation commune du produit parmi les usagers : « la ké ».

Indépendamment des lieux des terrains ethnographiques, le prix est le même, 40 € le g.

Pour différents observateurs de l'ethnographie et pour des usagers, si l'accès à la kétamine est facilité en free party, elle est également disponible sur les parkings de clubs et/ou à l'intérieur des établissements, particulièrement lors de soirées acid core ou hardtek.

En effet, si la tendance va vers une diffusion plus large de la kétamine dans les espaces festifs hors « milieu teuf », une plus grande disponibilité de kétamine dans certains milieux de la musique électronique et la nécessité parfois d'avoir des contacts pour y accéder, semblent être toujours une réalité. Nous pouvons invoquer ici le témoignage d'un usager issu du milieu hardcore décrivant que bien qu'étant recherchée pour des after de soirée hard core en club, la kétamine ne se trouve pas facilement, « *il faut avoir les contacts.* »

Différentes sources d'information indiquent que l'approvisionnement en kétamine se fait également via des vendeurs en centre-ville (ethnographie et intervenants dans un CAARUD). A travers des entretiens avec des jeunes usagers de kétamine d'une vingtaine d'années, une ethnographe relève que bien souvent, « *ils ont un dealer attiré, ils n'ont aucun problème d'approvisionnement.* »

(Pas de données sur les profils de ces vendeurs et leur mode d'approvisionnement du produit).

Différents observateurs de l'ethnographie ont également mentionné la présence de la figure de l'utilisateur-revendeur, « vieux teufeur » qui accède à la kétamine en bouteille en provenance d'Inde et la travaille à la poêle pour en faire de la poudre. Description de micro-trafics notamment en free party et en festival.

Enfin, à la marge, soulignons que l'achat de kétamine par des usagers sur le Darkweb a été mentionné par des intervenants en CAARUD.

● Des contextes de consommation qui évoluent

Comme esquissé plus haut, plusieurs sources d'information relèvent en 2018 que la consommation de kétamine continue de se diffuser dans des milieux autres que « le milieu teuf », dans des contextes plus urbains, en clubs lors de soirées de certaines musiques électroniques (telles que l'acid core et l'hardtek).

Plus encore, des observateurs de l'ethnographie et des intervenants dans un CAARUD constatent une augmentation de consommation de kétamine chez des usagers dans le contexte d'apéros et/ou de soirées privées. Cela constitue un fait notable pour ces observateurs qui les amènent à parler d'une tendance à la banalisation de l'usage de ce produit.

Un intervenant en CAARUD : « *il y a des gens qui se mettent à consommer de la ké comme ils consomment de la coke* ». Selon une observatrice de l'ethnographie, la kétamine semble être « à la mode », « *tout le monde en prend* ». À partir d'entretiens avec de jeunes usagers d'une vingtaine d'années, l'observatrice décrit des profils dans l'expérimentation de produits qui consomment de la kétamine tous les week-end en milieu festif (soirées en clubs ou free) et peuvent consommer également un peu en semaine dans le contexte d'apéro ; en recherche de l'effet défonce en collectif :

« *ils sont dans leur petit coton et vont loin dans les discussions* ». La non-perception de « la dangerosité du produit » chez ces profils d'usagers est mise en avant.

Plus à la marge, pour ces mêmes observateurs (ethnographe et acteurs de la RDRD), de par une augmentation de l'usage de kétamine hors contexte festif, les consommations peuvent davantage devenir sinon quotidiennes du moins hebdomadaires, dans un cadre individuel. L'ethnographie donne l'exemple d'un usager d'une trentaine d'années, issu du milieu « teuf » décrit comme dépendant au produit qui travaille sous kétamine. L'usager décrit un effet de bien-être. Ici, la tolérance au produit pour arriver à travailler sous kétamine est soulevée.

Selon les observateurs de l'ethnographie et des intervenants dans un CAARUD, la kétamine est majoritairement prise par voie nasale. Seules deux citations mentionnent la voie injectée (acteurs de la RDRD et acteurs du sanitaire en CSAPA). Un médecin addictologue en CSAPA (suivant majoritairement des patients sous TSO) : « *C'est des patients qui sont quand même bien destroy hein. C'est soit les baseurs de cocaïne soit les injecteurs de kéta. Enfin ils vont loin dans la défonce je pense* ».

● Pas de changement sur les dommages observés

Des intervenants en RDRD dans l'espace festif en free party ont pu observer de grosses quantités de kétamine consommées chez quelques usagers, de 4 à 5g dans la nuit. S'il y a consensus entre eux pour dire que « *c'est hallucinant* », ils n'ont pas relevé de dommages.

Les observations ethnographiques en free party, en soirées en clubs ou en after décrivent des dommages chez des usagers de kétamine principalement liés au mélange avec l'alcool et à la prise en trop grosse quantité et/ou trop rapprochée.

L'association kétamine/alcool est décrite par un usager comme rendant malade physiquement, provoquant des vomissements : « *Alcool et kétamine de toute façon, c'est toujours pareil, tu finis par vomir et après ça va mieux* ». Les effets délétères de la prise de kétamine en trop grosse quantité et/ou trop rapprochée décrits par l'ethnographie sont la perte d'équilibre, l'incapacité de tenir debout, « avoir les jambes coupées » et d'être fortement dissocié. Et à l'extrême, faire un « K-Hole » (dissociation complète).

Exemple issu d'un relevé ethnographique en after d'une soirée acid core en club, dans une grande maison avec jardin (automne 2018) : un ethnographe décrit des propositions de prise de kétamine par une personne dans le jardin, directement dans le pochon avec la paille et pas sous forme de traces. Selon lui, « 6 usagers ont consommé comme ça et 3 sont tombés. Et une des trois personnes tombées a fait un gros K-Hole ». L'observateur décrit que tous ont été surveillés par les copains, complètement dissociés, « il n'y avait rien à faire que d'attendre que ça passe ».

Enfin, notons que durant l'été, un autre observateur a une remontée d'un usager qui, en free party dans la région toulousaine, a acheté de la MXE vendue comme de la kétamine. Il décrit « une grosse perche » avec de forts effets dissociatifs.

AMPHÉTAMINES – MÉTAMPHÉTAMINES

● SPEED, produit disponible mais peu recherché

D'un point de vue global, le speed est décrit par des observateurs de l'ethnographie et des intervenants d'un CAARUD comme disponible et accessible au sein de l'espace festif, à 20 € le gramme.

Néanmoins, il apparaît peu présent dans les relevés ethnographiques (4) ; étant repéré principalement en soirée hardcore et en soirée techno industrielle en clubs ainsi qu'en free party.

Pour des ethnographes inscrits dans le milieu hardcore, la disponibilité de speed sur le parking des établissements lors de soirées hardcore est moins systématique que celle de la cocaïne. Par ailleurs, le produit est décrit comme étant souvent consommé « par défaut » quand la cocaïne n'est pas disponible et accessible en arrivant.

Pour ces mêmes observateurs, si le speed est vraiment « la drogue du hardcore », les usagers consomment majoritairement de la MDMA sous sa forme comprimés lors de soirée hardcore en club, de par la simplicité et la discrétion de la prise.

Le speed est majoritairement consommé par voie sniffée, la prise du produit en paras est décrite comme très peu répandue. Pour une part des usagers, le speed est principalement consommé en after pour se réveiller. Pour l'ethnographie, le speed est considéré comme plus efficace que la cocaïne pour se réveiller et se motiver mais plus désagréable. D'une part, par rapport à son odeur d'essence et la sensation de « s'arracher la gueule » quand on le sniffe et d'autre part, par rapport à la redescence qui peut parfois être très violente. Une augmentation de la prise de speed par voie orale est observée par ces mêmes ethnographes depuis 2-3 ans ; le produit n'étant pas agréable à sniffer et présentant beaucoup d'effets négatifs selon des usagers.

Enfin, pour des usagers, contrairement à la cocaïne où en général, au bout d'1 h, on ne ressent plus l'effet, « avec une petite quantité de speed, on sait que pendant 8 h, on ne va pas dormir ».

LSD

● Usages principalement dans l'espace festif alternatif

La consommation de LSD est décrite principalement au sein de l'espace festif, dans les milieux alternatifs. Aucune évolution n'est observée. Les profils d'usagers et les contextes de consommation restent similaires à ce qui a pu être décrit antérieurement.

Majoritairement disponible sous formes de gouttes et de buvard, le prix de la dose de LSD est toujours de 10 €, indépendamment des lieux des terrains ethnographiques.

En 2018, 6 relevés ethnographiques font état de la présence de LSD dont 4 en soirées en clubs (soirées trance, acid core et techno industrielle) et 2 en free parties dans le département du Tarn.

Un ethnographe soulève le fait que certains produits sont davantage associés à tel ou tel style musical que d'autres. L'usage de LSD, de par ses effets hallucinogènes est décrit comme répandu dans le milieu de la trance et plus largement dans le milieu « teuf » : « *En soirée trance, souvent ils recherchent tout ce qui est psychédélique, ça marche mieux quoi (...). C'est clair qu'il y a des drogues qui vont mieux avec tel ou tel style. Le LSD avec la trance, les champis, tout ce qui est psychédélique, c'est plutôt la trance* ». Pour ce même observateur, la présence de LSD repérée lors d'une soirée de techno industrielle en club est quant à elle plus rare.

MÉDICAMENTS DE SUBSTITUTION AUX OPIACÉS

● BHD, Phénomène de plus en plus sourd

Pour l'ethnographie et les professionnels de CAARUD, le Subutex® est un produit peu évoqué et la visibilité des injecteurs est en recul. Cette tendance initiée depuis 2015 se confirme.

Pour autant, les usages non substitutifs, autrement dit, les usages de drogues du Subutex® (plus rarement des formes génériques) sont toujours présents. Parmi les usagers interrogés, la BHD est majoritairement injectée, dans un objectif de « défonce », plus rarement sniffée (comprimé pilé).

La pratique du sniff de Subutex® est décrite par l'ethnographie comme un rituel, « un geste répétitif » (gratter le comprimé et faire des lignes). Un usager décrit un effet de « défonce » et de détente.

L'ethnographie relève que de nombreux injecteurs de Subutex® en viennent un moment à la prise sublinguale du fait de la dégradation de leur système veineux, mais en augmentant les posologies et les co-consommations.

Les personnes interrogées en usage non substitutif ont systématiquement une prescription par un médecin.

L'ethnographie décrit le cas d'une femme en situation de précarité :

« Ex avec N., 32 ans qui a eu des consommations d'héroïne par le passé, injection du Subutex ayant une prescription depuis 15 ans. Elle achète le matériel d'injection en pharmacie. Elle s'injecte seule dans la rue, essaie de se cacher derrière des buissons, non sans difficultés. N. a le système veineux endommagé aux deux bras ; elle s'injecte dans des plaies non cicatrisées. Profil d'usager décrit comme ayant une importante dépendance au geste ».

Pour l'ethnographie, l'injection de Subutex® est en recul du fait de la disponibilité du Skénan® et ce, même si ce n'est pas un traitement remboursé par la sécurité sociale. Le Skénan® est plébiscité malgré son coût et l'obligation de passer par le trafic de rue, à la fois pour les modifications des états de conscience, pour son efficacité face au manque mais aussi car il cause moins de dégâts que le Subutex® injecté.

Plus largement, pour l'ethnographie, s'il y a moins d'injecteurs de Subutex® que par le passé, au profit du Skénan®, il y a une persistance de la pratique surtout chez de « vieux toxicos ». Des usagers qui ont la quarantaine et qui sont sous Subutex® depuis longtemps. « *Ceux qui sont sous Sub restent au Sub* » constatent cette observatrice.

Selon les observateurs, il y aurait moins, voire plus aucun jeune inscrit dans des usages non substitutifs de Subutex®. Pour mémoire dans les années 2000, une grande part des primo usagers d'opiacés initiaient leur parcours de consommation par le Subutex®.

L'arrivée du Skénan® et du dispositif de délivrance de méthadone à bas seuil d'exigence a eu peu d'impact sur ces profils aux usages bien ancrés mais une influence très forte dans les initiations de parcours des plus jeunes.

Une moindre visibilité d'usagers avec des « mains de Popeye » est clairement identifiée.

Soulignons enfin que certains injecteurs de Subutex® n'ont aucun stigmate de cette pratique car ils maîtrisent une pratique d'injection à moindres risques grâce à l'utilisation et la bonne gestion des filtres coton.

Indépendamment du produit injecté, l'ethnographie constate comme fait marquant que plus d'usagers ont un système veineux endommagé et qui par voie de conséquence, s'injectent dans des plaies, des abcès qui ne cicatrisent pas. Les CAARUD font ce même constat. Pour ces acteurs, injecter dans des grosses plaies était jusqu'alors vraiment à la marge, 1 cas par an. En 2018, 4-5 personnes sont dans cette pratique.

Soulignons qu'ici, sont présentés essentiellement les éléments concernant l'utilisation de la BHD hors traitements de substitution aux opiacés. Les services médico-sociaux et sanitaires indiquent des utilisations de cette molécule dans le cadre de thérapeutiques efficaces même si parfois, elles sont mises à mal par la consommation d'autres psychotropes.

● Méthadone, injection de gélules

Les données sur la disponibilité et l'accessibilité au marché noir sont peu nombreuses dans le recueil. Aucun problème d'accessibilité n'est souligné. Ce peu de données s'explique en partie par le fait que l'accès à cette molécule se fait par prescription ou par échange (trafic) entre pairs.

Parmi les usagers interrogés, trois fonctions d'usage de méthadone sont présentes : le traitement de substitution aux opiacés dans un protocole et un accompagnement médico-psychosocial, l'auto-substitution (sans accompagnement spécifique) mais aussi la recherche d'un effet « défoncé », souvent dans une association avec d'autres psychotropes.

Les services de CAARUD soulignent des cas difficiles d'injecteurs de méthadone sirop et ont l'impression que ça a un peu effrayé les expérimentateurs potentiels. Ceux qui s'injectaient de la méthadone sirop ont eu d'importants dommages et ont arrêté, même s'il reste quelques personnes concernées.

L'injection de la forme sirop reste donc d'actualité mais concerne peu de personnes. Pour ce professionnel de CAARUD, « 3, 4 injecteurs de méthadone sirop sont suivis ici ».

Pour l'injection de la méthadone sirop, les usagers mélangent le sirop avec de l'eau et utilisent des seringues de 50 CC. Le sirop est décrit comme très sirupeux et collant, d'où la nécessité d'utiliser d'énormes aiguilles (des trocarts) et de piquer dans de gros vaisseaux. Cela entraîne l'injection fréquente dans les vaisseaux de l'aîne. Soulignons qu'un usager a été hospitalisé, ayant eu une artère très endommagée. Suite à cela, cette personne a gardé de graves lésions et a beaucoup de mal à marcher.

En 2018, apparaissent des observations de l'ethnographie et des CAARUD sur le développement de l'injection de la gélule de méthadone. Phénomène émergent en début d'année, il s'est développé durant 2018. Le procédé s'est assez rapidement diffusé au sein de publics injecteurs au point de le retenir comme un des phénomènes marquants de l'année.

Le mode de préparation est complexe. Il passe par une dilution de la gélule dans de l'alcool (certains usagers prennent de l'alcool chanfré disponible au CAARUD) puis passe par une phase où le résultat de cette dilution est chauffé.

Une des recettes décrites est « de diluer une vingtaine de minutes, faire chauffer puis tu passes à une phase de filtration, nouvelle dilution, re-filtration, injection ».

Ce mode d'usage nécessite une planification, une organisation et donc du temps. La compulsion à l'usage est fortement conditionnée par cette préparation dont la technique n'est pas maîtrisée par beaucoup d'usagers.

Ce professionnel de CAARUD décrit le cas « d'une usagère pour qui c'est sa manière de consommer, qui peut faire ça plusieurs fois par jour ». L'ethnographie décrit un usager qui est passé de l'injection de méthadone sirop dans l'aîne et qui a failli perdre ses jambes à l'injection de méthadone gélules dans le bras. Là encore, la pratique est quotidienne pour cet usager.

Les usagers décrivent un effet très proche de l'héroïne en termes de « flash ». Ainsi, soit les personnes concernées sont dans des parcours de substitution et utilisent ce mode d'usage pour revenir au « flash », soit ce sont des « usagers de drogues actifs » dont certains n'ont jamais connu l'héroïne et qui s'inscrivent dans cette pratique simplement pour l'effet de ce produit sous cette forme, dans des usages d'opportunité.

Fin 2018, on recense une trentaine de situations au sein des CAARUD toulousains. Quelques personnes sont dans une pratique régulière, même si la majorité sont des expérimentateurs. Tous sont des injecteurs d'opiacés (héroïne/Skénan®).

Deux grandes catégories de personnes concernées sont repérées au sein des CAARUD :

- des usagers réguliers qui en parlent, ont leur méthode et maîtrisent la préparation. Certains ne viennent que pour du matériel au sein du CAARUD. On repère ici des personnes d'Europe de l'Est, a priori des Géorgiens avec des demandes de matériels assez importantes.

- d'autres qui ne maîtrisent pas la méthode de préparation et ont des abcès.

Globalement, ce sont majoritairement des hommes qui sont concernés, mais aussi quelques femmes. Ces personnes sont souvent dans la grande précarité (vie à la rue, habitat très précaire) même si deux situations d'hommes insérés sont repérées.

L'adoption de la pratique se fait par l'initiation entre pairs et dans les cas décrits, l'accroche est apparemment rapide. Soulignons que beaucoup de personnes concernées sont aussi consommatrices de cocaïne.

● **Skénan : l'opiacé médicamenteux le plus utilisé pour modifier ses états de conscience**

Depuis 2014 et une évolution nette du marché, le Skénan® a pris une place importante au sein des publics précaires observés dans l'espace urbain. Décrit comme disponible et relativement accessible (« *il faut connaître la bonne personne* »), cette molécule est utilisée pour trois fonctions :

- Une fonction de substitution, souvent prescrit en non remboursable par les médecins, des personnes privilégient cette molécule limitant les co-consommations, dans une stabilisation des posologies. L'injection est souvent présente. Des modes auto substitutifs, sans prescription et donc sans accompagnement, sont aussi décrits mais plus à la marge.
- Une fonction d'effet défoncé utilisant principalement le marché noir pour s'approvisionner mais aussi le doctor-shopping. Ici, l'effet psychotrope est au centre de la logique de consommation. Les posologies ont tendance à fortement augmenter pour les usagers réguliers. Certains usages sont plus sporadiques selon les opportunités d'accès.
- Une fonction antalgique. Un cas est rapporté via un rapport ethnographique et illustre cette fonction : « *un usager prend du Skénan® prescrit par son médecin dans sa fonction antalgique pour calmer les douleurs neuropathiques associées au VIH. Pour cet usager, glissement progressif d'un usage thérapeutique de Skénan® par voie orale à un usage problématique par IV* ».

Parmi les usagers interrogés, le Skénan® est très majoritairement injecté et ce, de manière quotidienne. L'ethnographie décrit des cas rares où l'usage ne se fait que par voie orale.

Pour l'ensemble des observateurs, la mauvaise qualité de l'héroïne est une raison de la diffusion de cette molécule. De nombreux usagers en recherche d'un effet défoncé préfèrent consommer du Skénan® d'autant que la pratique d'injection est simple à réaliser et que son accès est relativement simple.

La posologie quotidienne la plus fréquente parmi les usagers interrogés est de 400 mg, à travers 4 à 5 injections par jour. Certaines peuvent être plus importantes, 800 mg par jour (quelques situations à 1200 mg), et ce, autant dans une fonction substitutive par voie orale que dans une recherche d'effet défoncé, via la prise en intraveineuse. Autrement dit, la posologie n'est pas un bon indicateur pour évaluer les fonctions d'usages. De ce fait, comme la plupart des prescripteurs, hors du cadre réglementaire, privilégient des prescriptions de dosage mesuré, il apparaît dans les rapports ethnographiques que chez plusieurs usagers, le recours occasionnel au marché noir vient compléter leur traitement. Il est possible de retrouver ces situations au sein du dispositif de délivrance de méthadone à bas seuil d'exigence sur une courte période, souvent en fin de prescription.

Notons que des personnes qui vivent sur le centre-ville de Toulouse s'orientent vers des médecins en périphérie toulousaine susceptibles de leur prescrire du Skénan® (ex : Colomiers, Castanet, Albi) dans une logique de doctor-shopping.

Notons enfin que le Skénan®, pour ceux qui l'ont expérimenté, est « le meilleur produit opiacé sur le marché ».

LYRICA

● **Émergence de demandes de prescription sur le site**

En 2018, pour la première fois sur le site, différentes sources d'information indiquent l'émergence de demandes de prescription de Lyrica dans les services de soins médico-sociaux et sanitaires (5).

Ce traitement antiépileptique qui prévient les crises d'épilepsie et certains troubles anxieux est décrit par l'ethnographie comme étant beaucoup prescrit en Algérie et détourné pour l'effet défoncé :

« (...) donc les mecs se défoncent avec automatiquement et quand ils arrivent en France, ils demandent. C'est un peu comme d'autres médicaments comme le RIVOTRIL, comme les benzos ».

Sur le site, les profils d'usagers en demande de prescription du médicament sont majoritairement de jeunes hommes originaires du Maghreb et des hommes originaires des pays de l'Est.

Pour un observateur de l'ethnographie, si ce phénomène a commencé à être visible en 2015 environ dans un centre de santé communautaire qui s'adresse aux personnes les plus précaires, en mal d'accès aux droits et aux soins, il relève en 2018 une augmentation du nombre de demandes de prescription de Lyrica par des jeunes d'origine algérienne, primo-arrivants, sans papiers et sans logement. Précisons que pour l'observateur, il ne s'agit a priori pas de MNA.

Les prescriptions initiales de Lyrica sont décrites comme ayant été faites en Algérie.

En octobre 2018, une dizaine d'usagers sont passés au centre. L'ethnographie décrit différentes modalités de demande de prescription de Lyrica par ces publics : en montrant des plaquettes à moitié entamées ou en montrant leur prescription faite en Algérie.

Dans les autres services de soins médico-sociaux et sanitaires, les demandes de prescription de Lyrica n'émergent qu'en 2018 et de manière sporadique. Pour l'heure, il s'agit en effet de demandes à la marge pour les différents professionnels, allant d'un à quelques cas. Bien que peu nombreuses mais étant émergentes, les demandes de prescription de Lyrica interpellent des acteurs de la prise en charge.

Si de jeunes Algériens ont pu solliciter des services de soins médico-sociaux et sanitaires pour une prescription de Lyrica, des professionnels décrivent aussi des demandes d'hommes originaires des Pays de l'Est. De par la barrière de la langue, le pays d'origine n'est pas toujours identifié.

Un médecin addictologue en CSAPA : « Alors, Roumanie ou Hongrois, voilà. Parce qu'à un moment donné, il y a en a un qui m'avait dit qu'il était Roumain (...) Mais je crois qu'ils ont une filière, donc ils savent qui en marque, qui n'en marque pas ».

Un autre médecin addictologue en CSAPA décrit chez certains de ses patients Géorgiens suivis pour leur TSO, la prise de Lyrica à forte dose ; justifiée par les patients par rapport à des douleurs.

FENTANYL

● Des usages de Fentanyl repérés chez des publics Géorgiens

En 2018, deux sources principales d'information -l'ethnographie et un médecin addictologue en CSAPA- font état de demandes de prescription de patchs de Fentanyl chez des publics Géorgiens, usagers consommant des MSO/patients sous TSO.

Précisons que les deux services de soins médico-sociaux sollicités par ces publics pour des prescriptions de Fentanyl suivent au total une vingtaine de patients de manière régulière dont une partie seulement est concernée par l'usage de cet opioïde.

Les publics Géorgiens sont décrits majoritairement comme étant en situation de précarité, souvent avec de lourdes problématiques sociales, demandeurs d'asile et sans logement. Des professionnels de santé en CSAPA décrivent par ailleurs des états de santé dégradés sur le plan physique et psychique.

Pour un observateur de l'ethnographie, il s'agit souvent de groupes, les personnes se connaissent. Un système de solidarité existe entre elles ; par exemple, si l'une d'entre elles a un appartement, elles vont être 5, 6 à cohabiter. De plus, ces publics sont décrits comme ouvrant des squats, souvent à l'extérieur à Toulouse. Ayant souvent des voitures, ils peuvent se déplacer facilement. Ils sont décrits comme propres sur eux, bien habillés. « Système de débrouille » sur le plan économique, certains peuvent avoir des petits boulots et/ou être dans du vol, cambriolages.

Commercialisé sous le nom de Durogésic, le Fentanyl sous forme de patchs est un morphinique de synthèse prescrit pour des douleurs chroniques sévères. Les patchs sont décrits comme étant à libération prolongée durant 72h.

Un ethnographe relève dans un centre de santé communautaire qui s'adresse aux personnes les plus précaires, des demandes de prescription de patchs de Fentanyl chez des usagers Géorgiens consommant des MSO ou des patients suivis pour leur TSO. Des demandes qui de son point de vue, étaient déjà observables à la marge depuis 2015 environ.

Le centre de santé communautaire prescrit à certains patients bien connus qui viennent de manière régulière pour récupérer leur TSO (une dizaine de patients au total).

Comme pour le Lyrica, les prescriptions initiales sont décrites comme ayant été faites dans le pays d'origine, en Géorgie mais également par des services de soins médico-sociaux ou des médecins de ville sur Toulouse. Un médecin addictologue en CSAPA suivant au total, fin 2018, une dizaine de patients Géorgiens pour leur TSO : « Pour le DUROGESIC, souvent on apprend qu'ils sont sous DUROGESIC prescrit par d'autres structures ou par des médecins de ville ou La Case de Santé qui s'occupe de population comme ça, immigrée et parfois, on le reprend quand il n'y a pas trop de raison que ce soit un généraliste qui prescrive ou que ça pose un problème, on centralise les prescriptions ici ». Par ailleurs, pour ce même professionnel de santé, si une majorité de patients Géorgiens en demande de Fentanyl sont dans le mésusage, l'usage est thérapeutique pour certains d'entre eux : « Donc c'est un opioïde fort le DUROGESIC et c'est des patients qui arrivent soit qui sont déjà sous ce traitement, soit qui le prennent... (...) Parfois, ils ont de bonnes raisons d'en avoir, mais le plus souvent, ils n'ont pas trop de raison d'en avoir, c'est pour des pathologies, des douleurs chroniques (...) En antalgique oui, mais pas bien bilanté, ni bien étiqueté et sur des fortes doses quand même de DUROGESIC, on est plutôt sur du 100µg ».

Signalons qu'un autre CSAPA, suivant majoritairement des patients pour leur TSO, dont une dizaine de patients Géorgiens, relève en 2018, une seule demande de prescription de patchs de Fentanyl chez l'un d'entre eux : « Dernièrement, on a un patient là qui est venu pour un problème de coliques néphrétiques et qui visiblement, a dû déjà se procurer des patchs, voilà, il avait l'air de connaître un peu (...) En fait, il était venu là par rapport à ce problème de santé parce qu'il voulait que le médecin lui prescrive des patchs ».

Enfin, très à la marge, l'ethnographie mentionne le cas d'un usager d'un CAARUD d'une quarantaine d'années décrit comme la figure du « toxico » qui s'injecte du Fentanyl en patchs. Il s'agirait d'une pratique récente chez cet usager qui en parle à des intervenants du service depuis moins d'un an (renvoie à fin 2017 environ). L'accès à ces patchs serait dépendant de l'un de ses proches.

Concrètement la technique de préparation consiste à découper les patchs en petits bouts puis les faire bouillir dans de l'eau pour décoller le produit et l'injecter. Dans ce cas, les injections se répètent 4 à 5 fois par jour (patch de 75µg) et de manière successive à des injections de Skénan, dans un objectif de « défonce ».

RC OU NPS

● Présence de MXE en free party

En 2018, comme lors des années précédentes, peu de données concernant les RC ou NPS ont été collectées dans l'ensemble du dispositif TREND sur le site de Toulouse. Les remontées ethnographiques sont faibles. Néanmoins, au sein de l'espace festif, deux relevés ethnographiques font état de la présence de MXE. Au printemps, un observateur repère en effet la vente et la consommation de MXE, en tant que tel, au sein d'un évènement festif multison. Les usagers décrits sont des polyconsommateurs qui ne connaissaient pas ce produit. Durant l'été, un autre observateur a une remontée d'un usager qui, en free party dans la région, a acheté de la MXE vendue comme de la kétamine. Il décrit « une grosse perche » avec de forts effets dissociatifs.

Historiquement, ce produit était accessible via Internet, puis via le Darknet après son classement. Peu diffusé sur le site, il était apprécié par certains usagers qui en avaient maîtrisé les doses. Toutefois, les éléments de terrain indiquent une faible appétence pour ce produit. Pour cet usager, « De toute façon, c'est très fort, du coup, c'est

un peu lourd quoi ! C'est long ! C'est fort et c'est long ! ». Ce même usager témoigne de son expérience de différents RC dont le MXE, achetés sur Internet : « Avant on achetait sur le site Internet, ça venait d'Espagne et on avait d'ailleurs les RC qu'on voulait, d'ailleurs ça existe toujours ces sites, maintenant je ne sais pas ce que ça vaut mais il n'y a plus les MXE et on avait les MXE comme ça (...) On en a testé pas mal quand même et celui-là, c'est celui qu'on préférait. Et encore avant, on était dans le délire de tester pleins de nouveaux RC tu vois mais ça on a arrêté (...) à force on a trouvé que c'était un peu malsain et au final, c'était quand même des produits vraiment chimiques, comme les autres (rires) ! Mais au final, pas assez conventionnel donc du coup, on était là bon, on va revenir aux bases parce qu'on avait testé les dérivés, tout ce qui était méthylone et après, les dérivés de MD, LSD aussi, il y avait du 2CB, 2CE ».

Si cet usager n'est représentatif que de lui-même, voire de son groupe de pairs, l'appétence pour ces molécules ne s'inscrit pas dans le temps par la difficulté pour ces usagers de situer ces pratiques dans le monde des drogues auxquels ils s'affilient. En d'autres termes, si consommer de la MDMA ou de la cocaïne prend un sens social, ce n'est pas le cas pour les molécules nommer de manière générique RC.

● Usages de cathinones chez des « chemsexuels » parmi la communauté gay

Pour rappel, le CREA-ORS Occitanie a réalisé en 2018 à la demande de l'ARS, une étude qualitative sur le phénomène du « Chemsex » parmi les HSH, dans une analyse croisée sur les villes de Toulouse et Montpellier. Cet état des lieux avait pour objectif principal d'améliorer la connaissance du phénomène du Chemsex sur le territoire régional à travers le recueil du point de vue de divers professionnels intervenant auprès de ce public ainsi que celui de personnes concernées.

En 2018, des services de soins médico-sociaux et sanitaires soulèvent l'émergence de publics de « chemsexuels » appartenant à la communauté HSH ; usagers de drogues en contexte sexuel dont des cathinones.

La 3-MMC et la 4-MEC sont particulièrement utilisées dans le cadre du Chemsex parmi les HSH. La fonction d'usage de cathinones dans ce contexte s'inscrit de manière générale dans une recherche de désinhibition, d'augmentation des plaisirs sexuels et de performance sexuelle dans la durée.

La 3-MMC est davantage citée par les intervenants et des personnes concernées.

Des usagers décrivent deux modalités principales d'accès aux produits : l'achat sur Internet et/ou la présence de cathinones chez la personne qui reçoit pour « le plan chem », en soirée à domicile (en duo ou à plusieurs).

Excepté pour un service d'addictologie qui compte fin 2018, une dizaine de patients « chemsexuels » en suivi régulier, les accompagnements de ces publics dans les services de soins médico-sociaux et sanitaires sont rares. Un médecin addictologue en CSAPA : « Après, moi, j'ai eu deux situations directement par rapport à la 3-MMC » (...) « Ça reste quand même assez confidentiel, moins avoué » (...) « Avec un public qui ne nous démarchait pas forcément ».

Étant disponibles sous forme de poudre, les cathinones sont majoritairement consommées par voie sniffée mais peuvent aussi être prises en « plugg » (insérées dans le rectum) ou en « slam » ; renvoyant à l'injection intraveineuse dans le vocable spécifique du phénomène du Chemsex.

Les patients suivis sur la question du Chemsex par des professionnels de l'addictologie sont majoritairement injecteurs. Pour un médecin addictologue en CSAPA, (qui compte en 2018, 5 suivis de patients « chemsexuels »), le passage à l'injection de cathinones constitue le facteur principal de demande d'accompagnement chez ces profils : « (...) il me semble qu'avant 2018, on ne rencontrait pas de personnes issues du milieu gay, voilà qui participent au Chemsex. C'est surtout vis à vis de l'injection qu'ils viennent ici. C'est-à-dire que c'est le passage à l'injection qui fait que ça les déstabilise, du coup. Après y a de la cocaïne aussi, ça commence par du GHB mais bon ».

Enfin, les profils sociaux des « chemsexuels » accompagnés dans les services de soins médico-sociaux et médicaux sont décrits comme étant majoritairement insérés ayant un emploi voire très insérés.

Un médecin addictologue au CHU (qui compte une dizaine de patients « chemsexuels » en suivi régulier) : « Par contre, sur 5-6 que l'on a, ils ont tous un emploi et l'autre jour, j'ai rigolé parce que l'interne de psychiatrie m'a dit : on ne devait pas voir un monsieur pour le Chemsex là ? En fait, il est arrivé en costard 3 pièces, le petit parapluie comme Chapeau, melon et bottes de cuir et quand on lui a dit : mais qu'est-ce que vous faites comme

métier, il n'a pas voulu le dire au début (...) mais quand il nous a dit son poste dans l'administration... Ok, c'est un mec qui gagne 10-12000 € par mois. Il dit : je mets à peu près 3000 € par mois pour consommer ».

- **La non-identification des publics « chemsexuels » à des usagers de drogues**

Si un CAARUD (association de santé communautaire) compte en 2018, une vingtaine de « chemsexuels » sur les accueils, les intervenants soulèvent des difficultés pour capter ces publics.

La construction et l'utilisation d'une terminologie spécifique, différente de celle utilisée de manière classique par les usagers de drogues, pour désigner des modalités d'usage de produits, est un fait notable dans le phénomène du Chemsex. L'étude sur le phénomène du Chemsex en Occitanie a pu mettre en évidence la non affiliation des « slameurs » aux injecteurs et plus largement, la non identification des « chemsexuels » aux usagers de drogues qui pèsent fortement sur la perception des risques liés à l'usage de produits. Cette non reconnaissance des « chemsexuels » comme usagers de drogues met nécessairement à mal les capacités des intervenants en RDRD et plus largement des acteurs de l'addictologie, à atteindre ces publics.

Un intervenant en CAARUD met en avant les représentations sociales des NPS comme n'étant pas des drogues classiques comme un des facteurs de non identification des « chemsexuels » aux usagers de drogues : *« Pour moi, c'est l'appropriation et le fait que quand tu consommes de la cocaïne, de la morphine, de l'héroïne, tu es considéré comme tox et usager de drogue mais quand tu consommes des cathinones, vu que ça n'a pas la même connotation de drogue, ce n'est pas considéré effectivement comme une drogue classique, ça apporte autre chose. Il y a une déculpabilisation du groupe de la consommation liée à ça et on revient sur le fait qu'ils mettent des termes particuliers en fonction des choses ».*

Le bilan des actions menées sur la question du Chemsex depuis début 2018, par ce même intervenant :

« Pour donner quelques chiffres depuis le début de l'année, on en a 23 qui sont passés sur nos accueils, on a 90 contacts via les différents réseaux virtuels sur lesquels on est. On a monté une permanence Chemsex mais qui ne fonctionne pas trop, qu'on a mis en suspens aujourd'hui. On a des difficultés aussi à rentrer en contact avec ce public-là qui ne se retrouve pas sur le côté addict ou usagers de drogues, qui vont chercher d'autres termes pour parler de leur consommation, de leurs modes de conso etc. et ne pas se retrouver confronté avec la réalité qu'on peut avoir dans les CAARUD en termes d'addiction pure et dure (...) Voilà donc c'est un peu délicat, on essaie de réfléchir à d'autres moyens d'approche et d'autres permanences qui seraient plus adaptées ».

Enfin, précisons que les difficultés rencontrées par ce CAARUD pour capter des publics de « chemsexuels » ne sont pas propres au contexte toulousain mais peuvent être communes à des acteurs de la RDRD sur d'autres territoires. Ces difficultés apparaissent en effet davantage structurelles que contextuelles.